

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA SEMAINE AGRICOLE



Cultivateurs, Correspondez avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

IIÈME ANNÉE VOL. III.

MONTREAL, JEUDI, 9 MARS 1871.

No. 19

## SOMMAIRE du No. 19—9 Mars, 1871.

### Agronomie.

AGRICULTURE PROPREMENT DITE.—Sulfate d'ammoniaque. Marcs de colle. Poils Chiffons et déchets de laine. Engrais provenant des animaux et des végétaux. Fumiers de moutons. Fumier de cheval. Fumier de vache ou de bœuf. Fumier de porc.—P. Joigneaux.....	289
CARRIERE AGRICOLE.—Défauts de confiance. Attention dans le choix d'un valet de confiance. Le maître doit savoir ce qui se passe chez lui. L'importance des soins que les cultivateurs de toutes classes doivent donner à l'administration du personnel de leurs exploitations.—M. de Dombasle.....	292
LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRES.—Première partie. Chapitre XXXVIII. Semaille du trèfle incarnat. Combien Routineau et Progrès sèmeront de blé. Discussion à cet égard. De l'avantage qu'il y a de semer peu, mais bien. Voyage de Progrès à la ferme-modèle. La réception qu'on lui fait et ce qu'il y voit. Chaulage du blé. Conversation sur les moutons.....	294
CULTURE DU JARDIN POTAGER.—Considérations générales. Etendue du jardin. Direction des travaux du potager par la ménagère. Culture du jardin potager. Béchage. Défoncement et formation des allées. Application du fumier. Semis.....	296
<b>Notes de la Semaine.</b>	
CONFERENCE AGRICOLE DU COMTE DE CHAM-BLY.—J. O. Godin, Ptr.....	297
AIDE AUX CLUBS AGRICOLES.....	301
PREX OFFERTS POUR L'AVENIR.....	301
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTE DE BEAU-CE.....	302
CONFERENCE AGRICOLE A ST. JEROME.....	302
DU JEUNE BÉTAIL.....	302
<b>Basse-Cour.</b>	
MANIÈRE D'ÉLEVER LES CANARDS.....	304
Le Coin du Feu.....	
L'ÉDUCATION DE L'ENFANT.....	303
<b>Illustration.</b>	
Enclos pour les canaris.....	302
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	304

## NOUS PAYERONS AUX AGENTS

Un salaire de \$35 PAR SEMAINE, ou nous allouons une forte commission pour vendre notre nouvelle invention. Adresse.

J. W. FRINK & CIE., Marshall, Mich.

20 Octobre.

21—a p

## Agriculture proprement dite.

Extraits du *Livre de la ferme* par JOIGNEAUX, préparés spécialement pour la *Semaine Agricole*.

### Sulfate d'ammoniaque.

Toutes les fois que l'on répand du plâtre ou de la couperose verte (sulfate de fer), ou bien encore de l'acide sulfurique (huile de vitriol), sur des matières animales en fermentation, sur les fumiers, les matières fécales, les urines, les chairs en voie de pourriture, il se forme du sulfate d'ammoniaque. Toutes les fois aussi que l'on fabrique du noir animal et que l'on oblige les produits gazeux à passer par l'appareil de Woolf, on peut obtenir du sulfate d'ammoniaque en ajoutant de l'acide sulfurique à l'eau contenue dans les tonnes de l'appareil. Pour notre compte, nous en avons préparé ainsi des quantités importantes, et à divers reprises, nous avons constaté l'énergie de cet engrais. L'essai le plus concluant fut celui-ci. Nous recommandâmes un jour au commis de la fabrique d'arroser une planche de carottes avec une dissolution de sulfate d'ammoniaque, et le premier arrosoir fut répandu en notre présence. Sur ces entrefaites, une personne étrangère vint nous visiter et l'opération se trouva interrompue. Elle ne fut point reprise, et nous pûmes remarquer que la partie arrosée n'était pas à comparer pour la beauté des produits à la partie oubliée. Si nous avions douté de l'énergie de cet engrais, le doute eût été levé par ce résultat significatif. Malgré cela, il résulte d'expériences suivies, que son usage exclusif ne donnerait pas longtemps des résultats marqués. Comme la plupart des engrais liquides, il ne dispense pas des fumiers, et le mieux, c'est de s'en servir pour arroser des composts. C'est là un de ces engrais accidentels qui peuvent rendre de petits services de loin en loin, qu'il ne faut par conséquent pas trop compter non plus.

### Marcs de colle.

Les marcs ou déchets des fabriques de colle contiennent plus ou moins de matières animales, de poils, d'os de chaux et de terre. Ils jouissent donc de propriétés fertilisantes. On les vend secs ou frais ; mais ceux qui sont frais doivent être préférés. En Angleterre, les cultivateurs les payent, à Belfast, environ 5 francs les 1,000 lbs.

### Poils.

Les poils d'animaux, la bourre, ont quelque valeur, mais il se décomposent si lentement qu'il vaut mieux les jeter sur les composts en fermentation que de s'en servir isolément.

### Chiffons et déchets de laine.

Qu'est-ce que la laine ? un produit animal. On a beau la laver, la teindre, la peigner, la filer, en faire des habits, des châles, de la flanelle ou chaussettes, elle ne changent point de nature, elle reste après ce qu'elle était avant. Or, du moment que c'est un produit animal, c'est un engrais aussi, et un des meilleurs, soit dit en passant. Nous avons vu que ce qui vint des bêtes, chair, sang, poils, cornes, sabots, ongles, est bon pour fumer les terres ; pourquoi donc, cela étant, la laine qui nous vient des moutons, ne serait-elle pas bonne au même titre ? Durant, nous ne savons combien de siècles, les cultivateurs n'y ont point songé ; il ne leur est pas venu à l'esprit qu'avec des lambeaux de vieilles culottes et de vieux bas, on pouvait à la rigueur se passer de fumier ; ou bien il peut se faire que d'aucuns aient eu peur du ridicule et de la moquerie.

Il y a trente ou quarante ans, les marchands de loques qui parcouraient nos villages, uniquement pour le compte des papeteries, n'achetaient que les chiffons de toile et rebutaient ceux en laine, dont nos ménagères ne savaient que faire. A cette heure, on ne les rebute plus, on les recherche, au contraire, pour les livrer à l'agriculture et aux fabricants de bleu de Prusse.

Depuis quelle époque, la laine est-elle employée comme engrais. Sur ce point, nous confessions très humblement notre ignorance. Olivier de Serres n'en dit mot ; Chomel n'en dit pas davantage ; les commentateurs du *Théâtre d'agriculture* se taisent également sur ce sujet ; l'abbé Rozier se contente de classer la laine parmi les engrais animaux et ne parle point de son application ; Van Aelbroeck, si nous avons bien lu, garde le même silence. Ce ne fut que vers 1819 ou 1820 que l'on commença à s'en occuper sérieusement. A cette époque, la société d'agriculture du département de la Seine honora d'un *accessit* sinon l'auteur de la découverte de ce nouvel engrais, au moins son importateur. Le *Journal d'agriculture* du royaume des Pays-Bas, qui signale la chose à notre attention, rapporte aussi que vers 1810, et même avant, on commençait en Belgique, à tirer parti de la laine au profit de l'agriculture. Voici ce que lui écrivait à ce sujet, le 9 de février 1820, M. Lesnucq, secrétaire de la régence de la ville de Lessines (Hainaut) :

— " Les engrais en usage dans notre canton étant les fumiers, les cendres de mer et la chaux, et les premiers étant insuffisants, et ne pouvant nous procurer les deux autres qu'à grand frais, à cause de l'éloignement, on a cherché longtemps à parer à ces inconvénients. Nous avons remarqué que les chiffons de laine, *haillons*, etc., que nous jetions autrefois dans les rues, pouvaient tenir lieu du meilleur engrais, que ces mêmes chiffons étaient les trésors les plus précieux que l'on peut découvrir en faveur de l'agriculture.

" Il est résulté des expériences faites, que ce nouvel engrais est le plus fort et le meilleur de tous nos engrais ; qu'il est propre à tous les sols, mais qu'il fait meilleur effet dans les terres fortes que dans les légères ; que les récoltes qui en proviennent ne se distinguent pas seulement par leur qualité, mais aussi par leur quantité ; qu'il est aussi de plus de durée ou que ses effets se prolongent beaucoup plus longtemps que ceux des meilleurs fumiers, et qu'enfin il y a économie dans son emploi.

" Une fumure de 2,800 lbs de ces chiffons, répandus sur un arpent, suffit pour cinq récoltes, et se fait en une seule fois, tandis que nous devons fumer deux fois pendant cet intervalle avec les meilleurs fumiers.

" On dépose ces chiffons dans un endroit creux : on les imprègne d'un peu d'eau et on les laisse ainsi fermenter pendant huit jours : ce temps suffit pour le commencement de la pourriture. Alors, on les éparpille, comme cela se pratique pour les fumiers ordinaires, sur la partie qu'on a intention de fumer. Avant de labourer, il est à observer qu'il con-

vient de déchirer les grandes pièces pour en faciliter l'enfouissement.

" D'autres, et surtout lorsqu'on les emploie pour les pommes de terre, les font porter dans un panier pour les joncher dans le sillon, que trace le laboureur, tandis que deux autres personnes le suivent et plantent la pomme de terre sur ces chiffons."

Voilà l'instruction la plus ancienne qui soit à notre connaissance, et nous la conservons comme un monument historique. La solidité du fond rachète les imperfections de la forme.

M. de Dombasle se servait de chiffons de laine pour fumer ses houblons et aussi pour fumer des céréales ; mais, dans ce dernier cas, il ne les employait pas seuls ; il les mêlait aux fumiers deux ou trois mois à l'avance. A quatre ou cinq voitures de fumier et 12 ou 1500 lbs de chiffons, il formait un compost suffisant pour la fumure d'un arpent.

De nos jours, en Angleterre, on fait le plus grand cas de cette sorte d'engrais, principalement dans les localités où les houblonniers abondent. Ainsi, dit-on, les fermiers de Kent, de Sussex, d'Oxford et de Berkshire consomment jusqu'à 60 millions de lbs par année à raison de 1500 à 1600 lbs par arpent au prix variable de 30 à 40 francs les 1000 lbs. Ces mêmes fermiers répandent quelquefois aussi les chiffons sur les terres destinées au froment et à la pomme de terre, et ils assurent que leur effet est surtout remarquable dans les sols légers et calcaires. C'est aussi la manière de vois de Sinclair ; mais ce n'est point celle de M. Boussingault : — " Je n'ai par remarqué qu'il en soit ainsi, écrivait-il en 1844. Dans le sol très-sec d'une vigne fumée par cette méthode, j'observe que les chiffons se décomposent très-lentement, et jusqu'à présent l'effet en a été très-peu sensible." On pourrait répondre à M. Boussingault que, sous le climat de la Grande-Bretagne, on est toujours assuré de trouver, même dans les terrains légers, l'humidité nécessaire à la décomposition de la laine, tandis qu'il n'en est peut-être pas ainsi sous le climat où il a expérimenté.

Selon nous, les chiffons de laine sont applicables à tous les terrains légers des contrées brumeuses, pluvieuses ou rapprochées de la mer, tandis que sous les climats doux et secs, ils conviennent particulièrement aux argiles. Il va sans dire qu'accidentellement, par une année humide, ils produiraient des effets plus remarquables, dans les pays méridionaux mêmes, sur les terres légères que sur les terres fortes, mais l'exception n'est pas la règle.

Les chiffons ne conviennent pas à toutes les plantes au même degré. C'est l'engrais par excellence des houblons, des pommes de terre, des colzas, navets, choux, de toutes les cru-

cifères, en un mot, et aussi des oranges.

Les chiffons se décomposent lentement et agissent en conséquence pendant quatre, cinq et six ans. Ce doit être un avantage pour la culture des végétaux qui vivent plusieurs années et dont les racines ne descendent pas à une grande profondeur, pour la culture des jeunes arbres en pépinière, par exemple, des arbres verts surtout ; mais c'est un inconvénient pour les végétaux à croissance rapide et de courte durée. Dans ce dernier cas, il ne faut point répandre les chiffons secs sur le sol, juste au moment des semailles ; il faut les enterrer au commencement du mois d'août pour les semailles d'automne, et au mois d'octobre pour les semailles du printemps. Dans l'intervalle, les chiffons s'humectent, fermentent, commencent à pourrir, et quand vient l'heure de semer, les graines profitent de suite de l'engrais. Dans le cas où l'on voudrait se dispenser d'enfouir les chiffons à l'avance, il suffirait de les jeter dans un trou, lit par lit, de sou-poudrer sur le tout de l'eau chaude ou tiède. Au bout de cinq ou six semaines, l'engrais sera bon à employer et il agira de suite.

Une seule fois, il nous est arrivé d'envelopper à demi nos plants de pommes de terre avec des loques sèches, et la récolte fut fort belle. Mais, à ce propos, vous voudrez bien noter en passant qu'avec les pompes de terre la levée n'est pas aussi prompte qu'avec les céréales, et que la décomposition des loques a le temps nécessaire pour se produire.

M. Delongchamps, cultivateur dans le département de Seine-et-Marne, s'y prenait de la manière que voici pour fumer ses terres : Il mettait par arpent 3000 lbs de chiffons et trois ans plus tard 45,000 lbs de fumier ; puis de la laine, puis du fumier ; puis de la laine puis du fumier, alternant ainsi tous les trois ans. Sa fumure en laine lui revenait alors à 10 francs, il estimait celle en fumier 15 francs. A la place de M. Delongchamps, nous eussions adopté de préférence le procédé de M. de Dombasle, qui consistait à mélanger les chiffons et le fumier et à s'en servir en même temps. En fait d'engrais, les mélanges sont toujours avantageux.

En Belgique, on se sert des chiffons de laine, principalement pour la culture des arbres fruitiers et des pommes de terre. En 1859, cet engrais coûtait, à Bruxelles, 6 francs les 300 lbs et nous ajoutons qu'il n'était pas irréprochable.

Autant que possible, on doit bien diviser les chiffons de laine avant de s'en servir ; plus ils sont menus, mieux ils valent. Cependant, il y aurait peut-être une exception à établir à l'endroit des pommes de terre cultivées dans des sols d'une certaine consis-

tance, attendu que les larges loques tiennent la terre soulevée et favorisent le développement des tubercules.

En Angleterre, on se sert, pour diviser les loques, de la machine à couper les turneps ; ailleurs, on emploie une lame de faux que l'on fait jouer sur billot. Ailleurs encore, lorsque l'on a eu soin de répandre les chiffons sur les champs plusieurs semaines et plusieurs mois avant de les enterrer, on fait passer sur ces champs des ouvriers qui déchirent avec la main les plus grosses loques, et d'autant plus facilement qu'alors elles commencent déjà à se décomposer. Nous avons fait en petit l'essai de deux cylindres armés de crocs en fer, et n'avons eu qu'à nous louer de l'essai. La laine déchirée nous paraît préférable à la laine coupée, en ce sens que la première présente moins d'obstacles à une répartition uniforme et agit plus vite que la seconde.

#### Engrais provenant des animaux et des végétaux.

Cette troisième catégorie comprend : les fumiers de moutons, de chèvre, de cheval, d'âne, de mulet, de vache, de porc, les eaux de fumier et le bouillon des jardiniers.

Ces engrais sont désignés par un grand nombre d'auteurs sous le nom d'*engrais mixtes*, qui nous paraît impropre, en ce sens que la qualification de mixtes s'applique tout aussi bien à la plupart des composts qu'aux fumiers de ferme.

Les fumiers de ferme sont divisés par les praticiens en deux classes. La première comprend les fumiers *chauds* ; la seconde, les fumiers *froids*.

Ils entendent par fumiers chauds ceux qui contiennent le moins d'eau et qui développent une chaleur intense par la fermentation. Ce sont les fumiers de mouton, de chèvre, de cheval, d'âne et de mulet. Ils entendent par fumiers froids, ceux qui contiennent le plus d'eau et développent beaucoup moins de chaleur que les précédents. Ce sont les fumiers de vache et de porc. Il va sans dire que le purin de basse-cour est dans le même cas.

#### Fumiers de moutons

Cet engrais est d'une grande énergie. S'il fermente lentement dans la bergerie, c'est à cause de la dureté des crottins, de la petite quantité des urines comparativement à la litière pailleuse, et aussi à cause du tassement qui est considérable ; mais aussitôt que l'on expose le fumier aux influences atmosphériques, ou qu'on l'arrose dans la bergerie, la fermentation se développe avec rapidité.

— « Le fumier de mouton, dit Schwerz, est sans contredit le plus substantiel de tous les fumiers d'étable. Moins chaud que le fumier de cheval, son action se fait sentir plus

longtemps dans la terre que celle du fumier de cheval, et moins longtemps que celle du fumier de bête à cornes. Son action n'excède pas deux années et ne se manifeste très-sensiblement que pendant la première. Comme le fumier de moutons reste ordinairement jusqu'au moment de son application dans les étables, où il est fortement tassé par les pieds des moutons et où il reçoit peu d'humidité, il ne présente que peu de symptômes de fermentation. Il ne se mêle que très-difficilement et très-imparfaitement avec la litière ; de là, la nécessité de le laisser longtemps dans les étables et l'inconvénient de donner trop de litière. Le fumier de moutons est propre à tous les terrains, mais, en comparaison avec le fumier de bêtes à cornes, il est plus propre aux terrains argileux, lourds et froids. Il est préférable à tout les autres fumiers pour la navette et le colza » (plantes appartenant à la famille des crucifères et du groupe des choux et des navets.)

Van Aelbroeck considère le fumier de mouton comme étant le plus vigoureux de tous et comme précipitant la végétation plus que tout autre engrais. Il assure que, dans les terres humides et légères de la Flandre, six voitures de ce fumier en valent neuf de fumier de cheval ; aussi recommande-t-il de ne l'employer qu'avec modération et de s'en abstenir dans les litières.

Notre collaborateur M. Fouquet constate que le fumier de mouton est très-profitable aux plantes oléagineuses, mais qu'il n'est guère estimé pour les betteraves qui, paraît-il, donnent moins de sucre que lorsqu'elles sont fumées avec l'engrais des bêtes bovines. Il ajoute que l'orge venue sur l'engrais de mouton est moins estimée des brasseurs parce qu'elle contient alors moins d'amidon et qu'elle germe avec irrégularité.

Nous dirons, à ce propos, que le froment produit dans les mêmes conditions, passe pour ne point valoir celui que l'on obtient avec le fumier de vache et de cheval. Des observateurs dignes de foi nous ont affirmé, en 1846, sur divers points du département de la Côte-d'Or, notamment à Genlis et à Vitteaux, que la farine d'un froment cultivé avec le fumier de mouton fournissait une pâte d'une levée difficile et que les pains s'applatissaient et se fendillaient au four. Nous n'avons jamais eu l'occasion de vérifier l'exactitude de ces assertions, que nous avons signalées pour la première fois, il y a quinze ans, et qui ont été reproduites par divers auteurs, à diverses reprises, mais toujours sans contrôle préalable.

#### Fumier de cheval.

La valeur de cet engrais chaud n'est contestée par personne, mais elle n'est pas la même dans toutes les écuries ;

elle est subordonnée à la qualité de la nourriture, à la qualité de la litière et à l'exercice que prennent les animaux. Plus la nourriture et la litière sont riches, plus les chevaux travaillent, plus leur fumier a de puissance. Alors que le roulage était florissant et que le service des poste avait une importance capitale, le fumier des grandes routes passait, à juste titre, pour le plus chaud de tous les fumiers ; venait ensuite le fumier des bonnes fermes et, en dernier lieu, celui des cultivateurs peu soigneux ou pauvres. Nous ne pouvons pas oublier qu'en 1844 ou 1845, la fermentation produisit une chaleur telle dans un tas de fumier appartenant au maître de poste de Beaune (Côte-d'Or), qu'il s'enflamma spontanément sur tous les points et que les pompes à incendie ne purent se rendre maîtresse du feu. Parmi nos campagnes, même dans les meilleures fermes, des accidents de cette nature ne sont pas à craindre.

Consultez Mathieu de Dombasle, Schwerz, Van Aelbroeck, tous les maîtres en fait d'agriculture pratique, et tous vous diront que le fumier de cheval est un engrais sec, chaud, agissant vite durant peu, et convenant surtout aux terrains argileux. Pour notre compte, nous n'acceptons pas cette opinion sans réserve. Nous avons écrit dans le *Dictionnaire d'agriculture pratique*, et nous répétons ici : — « Oui, le fumier de cheval convient aux terres argileuses et humides, mais il ne faut pas soutenir, comme on le fait journellement, qu'il ne convient pas aux terres légères sans distinction. Si « vos terres légères appartiennent à des climats chauds et brûlants, vous avez raison ; mais si elles appartiennent à des climats froids ou plus froids que chauds, à des climats brumeux ou exposés à des pluies fréquentes, vous avez tort. Nous ne connaissons pas de terres plus légères que les sables de la Campine et celles de la province de Luxembourg (Belgique), puisque les outils de labour entrent là dedans comme si c'étaient des cendres. Est-ce à dire pour cela que le fumier de cheval ne saurait leur convenir ? Gardez-vous de l'écrire jamais ! Pour rester dans le vrai, on doit poser en fait que le fumier de cheval est bon pour tous les terrains qui ne sont pas exposés à souffrir des effets de la sécheresse, et pour toutes les plantes qui gagnent à pousser rapidement, au risque, bien entendu, de communiquer à certaines d'entre elles, comme à nos primeurs de jardin, une saveur qui n'est pas du goût de tout le monde. »

Dans le jardinage, où les arrosages ne font pas défauts, le fumier de cheval est, avec raison, très-recherché à cause de sa rapidité d'action. Il ne sert pas seulement à la nourriture des légumes de pleine terre, il

sert encore à former les couches et les réchauds.

#### Fumier de vache ou de bœuf.

Cet engrais, plus aqueux et moins fermentescible que les précédents, appartient à la catégorie des fumiers froids. Les agronomes et les cultivateurs s'accordent tous à en conseiller l'emploi sur les terrains secs et brûlants et le recommandent pour la culture de toutes les plantes avides d'eau ou aimant la fraîcheur. Sa qualité dépend nécessairement de celle de la nourriture des bêtes. Les vaches qui broutent de maigres pacages ou qui vivent de paille en hiver, ne fournissent pas un fumier comparable à celui des bêtes de trait et des bêtes soumises au régime de l'engraisement.

Cet engrais à l'immense mérite, à nos yeux surtout, lorsqu'il se trouve dans un état de décomposition avancée, de ne pas altérer la délicatesse des produits. C'est le seul des fumiers de ferme qui soit accepté, sans protestation, dans la culture des vignes fines.

— "Ce fumier, dit Schwerz, possède plusieurs propriétés particulièrement utiles ; la première, de se maintenir longtemps dans le sol, ce qui compense bien la lenteur de son action ; la seconde, d'être propre à tous les terrains et à toutes les cultures ; la troisième, de se lier très-facilement, à cause de son état presque fluide, avec toute espèce de litière, propriété que n'ont pas les fumiers de cheval et de mouton ; la quatrième, d'opérer une action toujours uniforme ; la cinquième, la masse plus considérable de déjections, et la proportion plus forte d'engrais produit. Et, s'il est vrai qu'un animal ne peut rendre plus qu'il ne consomme, il est plus vrai encore que les déjections des bêtes à cornes permettent, à raison de leur fluidité, une addition plus considérable de litière que celles des moutons et des chevaux."

La première qualité, dont parle Schwerz peut être contestée dans bien des cas. Si parfois il est avantageux d'avoir affaire à des engrais d'une action lente, le plus, souvent, il y a profit à obtenir des effets rapides.

Le mètre cube de fumier de bœuf nourri pour la boucherie, et convenablement décomposé, pèse environ 800 livres.

Un bœuf de travail peut produire par année de 10 à 11,000 lbs de fumier.

#### Fumier de porcs.

En général, cet engrais ne jouit pas d'une bonne réputation. Les uns le disent trop froid, les autres lui attribuent des propriétés nuisibles aux récoltes ; quelques-uns lui reprochent de n'avoir pas de durée. Ces appréciations, plus ou moins fondées dans les pays où les porcs reçoivent une nour-

riture très-aqueuse, ne sont pas exactes partout. Ainsi, les Anglais ne partagent point cette mauvaise opinion ; Schwerz ne la partage pas non plus. — "Ma propre expérience, dit-il, m'a fait reconnaître que le fumier des porcs à l'engrais produit, pendant deux années, un effet plus grand dans les mêmes terres et sur les mêmes plantes que le fumier des vaches."

On reproche avec raison à cet engrais d'introduire beaucoup de mauvaises herbes dans les récoltes ; mais il n'en serait pas ainsi si l'on prenait la précaution de ne l'employer qu'à près d'une longue fermentation.

En écrivant sur l'*Agriculture dans la Campine*, nous avons dit : — En Campine, les porcs ne sont pas les animaux les mieux nourris de la ferme. Il n'est donc pas étonnant que leur fumier soit considéré comme étant de médiocre qualité. Cependant, ceux qui nourrissent fortement élèvent des doutes à cet égard, et vous-même jusqu'à affirmer le contraire. Ceci nous rappelle une conversation qui s'engagea à Hoogstraeten, entre deux habitants de cette commune ; l'un contestait le mérite du fumier de porc ; l'autre, un échevin de l'endroit, soutenait la thèse opposée, et disait : — Je n'emploie d'autre engrais que celui provenant des six ou huit porcs que je nourris continuellement, et cependant je ne connais pas de cultivateur dans la commune qui ait, à cette heure, une récolte sur pied meilleure que la mienne. — Le fait était exact ; il n'y avait pas à nier ; donc, dans ce cas particulier, la cause du fumier de cochon était gagnée.

On assure que cet engrais à une action très-marquée sur le développement du chanvre. Dans quelques contrées, on le prône pour les prairies naturelles ; le plus ordinairement, on ne l'emploie pas isolement, on le mêle aux autres fumiers de la ferme.

### Carrière Agricole.

#### Défauts de confiance.

Pour les personnes qui sont restées jusque-là étrangères aux pratiques de l'agriculture, une cause particulière s'oppose souvent à ce qu'elles obtiennent de leurs agents l'obéissance nécessaire et un concours dévoué, et cette cause, il importe beaucoup qu'elles la connaissent bien : c'est le défaut de confiance agricole de la part des subordonnés. Pour cette espèce de confiance, comme pour toutes les autres, on ne l'obtient qu'en la méritant, et l'autorité n'y peut rien. Un propriétaire se détermine à faire valoir un domaine avec les connaissances qu'il a puisées dans les livres : il donne les ordres de son cabinet, souvent même il prétend diriger, de sa

demeure à la ville, les opérations de la culture. Les difficultés ou les inconvénients de l'application, il ne peut pas les juger ; et, s'il s'en présente, il les rejette sur l'incurie ou la mauvaise volonté de ses valets. Ces derniers, en effet, dans de telles circonstances, servent toujours mal, parce qu'ils travaillent avec dégoût, et en se moquant entre eux des opérations qu'on leur fait exécuter. Presque toujours le propriétaire se dégoûte lui-même, et quitte l'agriculture, en disant qu'il est impossible de rien faire avec une telle classe d'hommes. Mais si les occupations agricoles n'étaient pas pour lui une simple velléité, s'il consacre quelques années à s'instruire par la pratique et l'observation des faits, il reconnaîtra combien dans ses débuts il avait commis de fautes, et combien étaient justes certaines observations de ses gens qu'il mettait d'abord sur le compte de l'aveugle routine. L'homme le plus éclairé doit se dire, en entrant dans cette carrière, que ses valets, tout ignorants qu'ils sont, savent, relativement aux pratiques agricoles, beaucoup de choses qu'il ignore lui-même, et tout en restant le maître, c'est en les consultant et en jugeant par ses yeux la vérité de leurs observations, qu'il leur inspirera autant de confiance qu'il est possible qu'ils en placent en lui dans une telle position ; car il se montrera à eux comme un homme de sens et de bon jugement. Peu à peu, à mesure que l'expérience pratique qu'il acquiert ainsi le met à portée d'apprécier l'opportunité des modifications empruntées à d'autres modes de culture, s'il le fait avec intelligence et circonspection, s'il ne tente qu'en petit des essais douteux, s'il réussit dans les applications qu'il fera sur une plus grande échelle, il amènera ses gens à cette confiance sans laquelle l'autorité du maître ne peut obtenir un concours franc et dévoué. Dans quelque pays que ce soit, on peut être assuré de trouver ce concours dans les agents ordinaires de la culture, lorsqu'on saura bien s'y prendre pour l'obtenir.

#### Attention dans le choix d'un valet de confiance.

Le choix que fait le maître de ceux auxquels il délègue une portion d'autorité, mérite une grande attention de sa part. Il ne faut pas qu'il croit qu'il peut distribuer selon son caprice l'exercice de l'autorité : les hommes se soumettent difficilement au commandement de celui auquel ils ne reconnaissent pas une espèce de supériorité morale. D'ailleurs, en supposant que le choix ait été bon, sous le rapport de l'intelligence, de la conduite et du dévouement aux intérêts du maître, tous les hommes ne sont pas propres à commander à d'autres ; et c'est une qualité que l'on rencontre même assez rarement parmi les

habitants des campagnes. Cependant, en choisissant un homme d'un caractère ferme et modéré, il arrivera très-souvent que le maître pourra, par de bons conseils et une sage direction, le dresser à la tâche qu'il attend de lui, et le mettre en état de commander, soit à des valets d'attelage, soit à un atelier de manœuvriers ; mais il est bien rare que l'on obtienne de tels sujets sans se donner la peine de les former soi-même. Si l'on trouve, après quelques tentatives, qu'un homme ne sait pas prendre l'autorité qu'on lui confie, s'il est mal obéi et s'il est disposé à se plaindre sans cesse des gens qui sont sous ses ordres, il est clair que c'est un homme qui n'était pas né pour le commandement ; et l'on aura souvent à se repentir de ce mauvais choix, parce qu'on se sera privé des services d'un bon ouvrier que l'on pourra difficilement remplacer ensuite sous les ordres d'un autre.

Dans l'autorité que le chef de famille fait exercer par ses enfants, les conditions d'aptitude ne sont pas aussi rigoureuses, parce qu'il y a dans leur position quelque chose qui commande l'obéissance ; et il est rare qu'un père ne puisse pas se faire bien seconder par ses fils, lorsqu'il sait bien les diriger, et surtout lorsqu'il sait les maintenir strictement dans les limites de la part d'autorité qu'il a confiée à chacun d'eux.

Il est très-important que les mêmes individus soient employés constamment au même genre d'opérations, soit comme chefs, soit comme subordonnés. C'est là une condition que l'on remplit beaucoup plus facilement dans les grandes exploitations que dans les petites, et il en résulte un immense avantage pour les premières. En effet, non-seulement les hommes exécutent mieux et en moins de temps ce qu'ils sont accoutumés à faire ; mais rien ne dispose plus efficacement tous les individus à prendre intérêt aux opérations qu'ils exécutent, que cette application exclusive, d'où résulte pour eux l'idée que le succès est leur ouvrage. D'un autre côté, tous les hommes ne sont pas également propres à tous les genres d'opérations ; et le maître ne peut trop s'attacher à reconnaître à quoi chacun a le plus d'aptitude par ses dispositions naturelles ou par ses habitudes, afin de placer chaque individu au poste où il peut se rendre le plus utile.

**Le maître doit savoir ce qui se passe chez lui.**

Cependant, ce n'est jamais par la voie de l'espionnage qu'il doit se procurer cette connaissance. C'est un devoir pour ceux qui ont reçu de lui une part d'autorité de l'instruire de tous les actes blâmables des hommes placés sous leur ordres ; mais, de la part de tout autre, le maître ne doit pas tolé-

rer de délations ou rapports de ce genre. Ces rapports sont toujours le fruit de petites passions personnelles, quoiqu'on les colore de l'intérêt du maître ; et, lorsque celui-ci sera disposé à les accueillir, cette faiblesse est bientôt connue ; elle produit des inimitiés continuelles entre les gens de service, parce qu'on suppose des rapports secrets, même lorsqu'il n'en existe pas : les caractères s'avillissent, parce que chacun cherche à se rendre agréable par des moyens d'espionnage, plutôt que par de bons et loyaux services ; et le maître lui-même compromet sa dignité envers tout le monde.

Pour le propriétaire qui veut confier à un seul agent, sous le nom de régisseur ou sous tout autre, la direction d'une grande exploitation rurale, les règles sont en tous points les mêmes, relativement à l'exercice de l'autorité. Le régisseur doit être entièrement sous les ordres du maître, qui étend ou limite, à sa volonté, les pouvoirs qu'il lui confie, relativement à l'exécution des opérations : mais ensuite il est indispensable que le régisseur exerce une autorité entière sur tout le personnel de l'exploitation, sans que ses ordres puissent jamais être contrariés par ceux que donnerait personnellement le maître, au nom duquel il exerce l'autorité. Par la même raison, le régisseur est seul responsable envers le maître, de l'exécution des ordres qu'il en aura reçus et le maître, à cet égard, ne doit jamais adresser à d'autres qu'à lui des plaintes ou des reproches. Il se présente, au reste, assez souvent ici un genre d'inconvénient fort grave dans l'exercice du pouvoir : si le maître est étranger aux pratiques agricoles, il arrivera que le subordonné est supérieur pour la capacité spéciale, à celui dont il doit recevoir les ordres ; et il résulte toujours de là une position fautive dont les fâcheuses conséquences ne tarderont pas à se faire sentir. Le maître lui-même ne pourrait y remédier en rendant le régisseur indépendant de sa propre autorité ; car il en résulterait une position encore plus fautive, et qui n'a jamais pu se prolonger, lorsqu'on a voulu faire cette tentative. Il n'existe qu'un seul remède à cette inconvénient, c'est que le propriétaire s'applique à acquérir promptement lui-même les connaissances spéciales qui lui sont nécessaires pour diriger le régisseur, du moins en appréciant les conseils que celui-ci pourrait lui donner, relativement à la marche des opérations. Alors, seulement, il pourra exercer réellement l'autorité, en approuvant ou en rejetant avec connaissance de cause les plans et les projets proposés par le régisseur.

On ne peut assez insister sur

**L'importance des soins que les cultivateurs de toutes les classes doivent donner à l'administration du personnel de leurs exploitations :**

si ces soins sont bien dirigés, l'autorité peut être douce, parce qu'elle est ferme et assurée d'elle-même. Presque toujours les emportements et la dureté dans le commandement ont leur source dans les dégoûts et la mauvaise humeur mutuelle que le désordre et la désobéissance causent au maître et aux subordonnés.

Dans une exploitation où l'exercice de l'autorité est bien réglé, où le maître commande avec douceur, mais avec fermeté, tout le monde est satisfait de sa position, chacun prend intérêt à sa besogne, et les opérations sont bien exécutées, parce que tout marche de soi-même et comme par l'impulsion que reçoit un mécanisme dont toutes les parties sont bien d'accord entre elles. Là, on aura rarement à se plaindre de la mauvaise volonté des serviteurs. Parmi les cultivateurs qui ont éprouvé des revers dans leurs entreprises, si quelques-uns ont dû leur chute à des opérations agricoles mal calculées, il en est un bien plus grand nombre qui ont échoué par l'effet des désordres de l'administration intérieure, et surtout parce qu'ils n'ont pas su régler chez eux l'exercice de l'autorité ; car cette dernière est l'âme qui donne le mouvement à toute la machine.

On a souvent remarqué que les hommes qui ont exercé un commandement dans l'état militaire réussissent mieux que d'autres dans la conduite d'une exploitation rurale : c'est uniquement parce qu'ils ont contracté des habitudes qui leur font sentir l'importance d'un certain ordre dans l'exercice de l'autorité. Quelques maîtres atteignent au même résultat sans avoir fait ce noviciat, mais parce que la nature leur a donné cette disposition que l'on peut appeler esprit d'organisation ; et leur conduite est dirigée par un certain tact, plutôt que par des motifs dont il se rendent bien compte à eux-mêmes. Mais chacun peut atteindre le même but, en se donnant quelque peine pour appliquer les principes sur lesquels est fondé l'ordre qu'il s'agit d'établir. Ces principes sont fort simples, comme on a pu le voir par ce qui précède, et l'application sera facile pour tout homme doué à la fois d'un caractère ferme et modéré.

(A continuer.)

M. DE DOMBASLE.

Rouge soir et blanc matin  
Rend joyeux les pèlerins  
Entre deux samedis il y a moult merveilles.  
Le soleil par excellence  
Au samedi fait la révérence.  
A longue corde tire  
Qui d'autrui front désire.

Pour la *Semaine Agricole*.

## La routine vaincue par le progrès.

### PREMIÈRE PARTIE.

#### Chap. XXXVIII.

SEMAILLE DU TRÈFLE INCARNAT. — COMBIEN ROUTINEAU ET PROGRÈS SÈMERONT DE BLÉ. — DISCUSSION A CET ÉGARD. — DE L'AVANTAGE QU'IL Y A DE SEMER PEU, MAIS BIEN. — VOYAGE DE PROGRÈS A LA FERME MODÈLE. — LA RÉCEPTION QU'ON LUI FAIT ET CE QU'IL Y VOIT. — CHAULAGE DU BLÉ. — CONVERSATION SUR LES MOUTONS.

Progrès ne se bornait pas à recevoir les conseils de son fils, il les mettait en pratique.

Il alla donc à la ville, acheta de la graine de trèfle incarnat, le sema sur un léger labour et le recouvrit avec une herse d'épine, n'ayant pas de rouleau.

Pendant qu'on battait le blé, Progrès ne perdait pas de temps ; il enleva une seconde fois la marne de son étable, et augmenta par là considérablement son tas de fumier. Aussitôt, il apporta de la nouvelle marne dans son étable.

Tous ces travaux coûtaient de l'argent à Progrès ; car il ne pouvaient les faire tous lui-même ; mais il ne le regrettait pas, il avait une espèce de conviction qui lui disait que l'avenir le lui rembourserait avec le long bail qu'il avait obtenu ; et son tas de fumier qui grossissait de plus en plus, et sa récolte qui avait été bonne, suffisaient pour soutenir son espérance et sa bourse.

Comme Progrès ne devait semer en blé que le quart de ses terres, au lieu du tiers qu'il avait l'habitude d'ensemencer ; il ne s'en trouvait que vingt-quatre arpents à semer au lieu de trente-deux.

Routineau ayant appris que Progrès était décidé à réduire beaucoup ses semailles de blé, et l'ayant rencontré lui dit :

— Ah ! ça, Jean, vous voulez donc renoncer à semer du blé.

— Pas du tout, voisin, j'en serais bien fâché ; le blé *boursille* encore plus que tout le reste, et si je n'en sème pas, je serais bien embarrassé pour payer mon fermage.

— Mais, il me semble que vous n'en sèmerez pas grand cette année. Vous dites que vous ne voulez semer que le quart de vos terres, et encore vous mettez une partie de ce quart en avoine d'automne ; vous avez, outre cela, quatre arpents qui sont en betteraves et en choux ; je vois donc que vous ne sèmerez pas plus de blé que moi, qui n'ai pas la moitié autant de terre que vous. Mais que voulez-vous récolter dans une vingtaine d'arpents ?

— Du blé et de l'avoine.

— Je le sais bien, mais vous n'en

récolterez pas gros, dans ce peu de terre.

— Mais, dit Progrès, engraissez-vous vos seize arpents, cette année ?

— Non, vous savez bien que je n'ai pas assez de fumier, pour engraisser seize arpents de terre ; j'en engraisserai au plus cinq à six arpents. Le reste produira comme il pourra, et j'espère qu'il me payera bien.

— Je le désire, cher voisin, je le désire beaucoup, mais j'en doute. Quant à moi, je vais engraisser toute l'étendue que je vais ensemencer.

— Vous vous entêtez donc à dire que c'est du fumier, cette méchante marne qui sert de litière à vos bêtes à cornes ?

— Des gens plus habiles que vous et que moi, mon cher Routineau, me l'ont assuré, après en avoir fait usage eux-mêmes, et je les crois. Ce fumier de marne est pour mes terres froides, celui de paille, pour mes terres chaudes, et ainsi, tout mon blé sera bien engraisé. D'ailleurs, je n'ai que dix-huit arpents à engraisser ; car pour le terrain qui porte des betteraves et des choux, il a été si bien fumé le printemps dernier, qu'il n'a pas besoin de l'être de nouveau.

— Ah ! vous êtes heureux, mon cher Progrès, de n'être plus à moitié, car M. Blanchard n'aurait pas approuvé ces plans là.

— Je le sais bien, c'est justement pour cela, que j'ai voulu un bail à prix d'argent.

— Tant mieux, si vous pouvez payer, mais j'en doute.

— Ce qu'il y a de plus drôle, voisin, reprit Progrès, c'est que j'espère en semant moins, récolter plus.

Là dessus, ils se mirent tous les deux à rire et Routineau reprit :

— Écoutez, Progrès, nous sommes amis depuis longtemps et j'espère que nous continuerons de l'être toujours ; c'est pour cela que je vous ai parlé de vos semailles de blé ; sans quoi je vous laisserais vous ruiner tant que vous voudriez.

— Merci, merci, mon bon voisin, je connais votre amitié et je vous remercie de vos conseils, mais je vous demande la permission de ne pas les suivre. Voulez-vous que je vous donne un conseil à mon tour ?

— Oui, et quel est-il ?

— Ne semez que huit arpents de blé, et mettez-y tout votre fumier. Au printemps, vous y sèmerez du trèfle et vous en aurez une bonne tassée l'année d'après.

— Et que voulez-vous que je fasse de mes huit autres arpents ?

— Mettez un peu d'avoine d'automne, dans une petite partie, quant au reste, au printemps, vous pourrez y semer des betteraves et des choux, que vous aurez soin de bien engraisser avec le fumier que vous ferez cet hiver ; car, enfin, vous en ferez, et il vaut mieux le mettre en terre que de

le laisser se consommer à ne rien faire, dans votre cour où il redevient terre et perd sa qualité.

Routineau haussa les épaules et s'en alla sans répondre.

Progrès parti de son côté pour aller donner un labour au défrichement d'un an et de deux ans, où il avait déjà récolté de l'avoine et du blé, et dans lesquels, il voulait encore mettre du blé avec une couche de noir animal, espérant bien que le blé qu'il faisait venir de la ferme école ne verserait pas. Le labourage de ses terres neuves se fit très facilement et était très beau.

On arrivait à la fin de septembre. Progrès espérait que toutes ses terres seraient prêtes à être ensemencées au quinze d'octobre.

Les labours étaient près de leur fin, et il pensa à aller chercher des semences à la ferme école, étant tout à fait résolu à changer les siennes. C'était de plus, une occasion de voir son cher Marcel, qu'il n'avait pas vu depuis près d'un an. Comme il avait fait le partage de ses grains avec M. Blanchard, il se trouvait donc libre de vendre son blé pour en acheter d'autre ; aussi, il en mena une grosse charge au marché.

Son blé de trèfle était parfaitement net, bien nourri, de belle couleur, aussi, le vendit-il deux chelins plus cher que celui de ses voisins.

Il revint chez lui bien content de sa vente, et espéra que son blé de semence qu'il voulait acheter, ne lui coûterait guère plus cher que celui qu'il avait vendu.

Ce fut tout un événement, à la Bruyère, que le départ de Progrès pour l'École d'agriculture. Il s'absentait rarement et n'avait jamais été si loin.

Il y avait quinze lieues à faire, et devait rester au moins trois jours absent, puisqu'il devait passer toute une journée à l'école, pour examiner toutes les cultures et les animaux de ce bel établissement.

Marguerite qui avait recommencé à faire des fromages aussitôt les grandes chaleurs passées, en arrangea six des meilleurs dans un panier, pour les envoyer à la dame du directeur de l'École. Elle était au comble de la joie de voir son mari aller voir son cher enfant. Elle savait qu'elle aurait par lui bien des détails dont Marcel ne parlait pas dans ses lettres, et qu'une mère aime toujours à connaître.

M. Martineau et d'elle. Eléonore vinrent, la veille au soir, pour parler de ce voyage avec Progrès, et on le chargea de dire tant de choses à Marcel, qu'il aurait fallu les écrire, pour ne rien oublier.

Le lendemain, avant le jour, Progrès était en route.

Les chemins étaient beaux, les mulets étaient bons ; il ne lui fallait donc pas grand temps pour arriver à un petit village qui était à mi-chemin.

min et où il devait prendre son dîner et faire reposer ses bêtes. Aussitôt qu'il eut pris un bon repas et que ses bêtes se fussent restaurées, il se remit en route, ne voulant pas arriver trop tard à l'école.

Marcel n'avait pas été prévenu, et lorsque son père approchait de l'école, il était à labourer à une petite distance de la route. Progrès regardait de tous ces yeux les bons labours que faisaient les élèves ;

Il aperçut de loin un magnifique troupeau qui était à paître dans un gras pâturage.

Marcel de son côté, tout en labourant, regardait les mulets et leur conducteur ; quelque chose lui disait que tout cela était de sa connaissance.

Il arrêta son attelage, et Progrès arrêta ses mulets. Ce bon père avait reconnu son fils de bien loin ! mais pas moyen de se rejoindre ; bien que Marcel aussi eut reconnu son père, il ne pouvait quitter ses chevaux ; Progrès ne pouvait abandonner ses mulets seuls, sur la route.

Marcel cria à son père de se rendre jusqu'à l'école, et là de demander le directeur ou le comptable et de les prier d'envoyer un élève prendre sa place.

Le directeur n'était pas là, mais le comptable envoya un des élèves remplacer Marcel. " Nous sommes très contents de votre fils, dit-il, à Progrès qui s'était annoncé comme le père de l'élève Marcel Duchesne, et avait ajouté qu'il venait chercher du blé de semence. Nous ferons tout ce qui dépendra de nous, pour être agréable au père d'un de nos meilleurs élèves."

Marcel fut bientôt arrivé, comme on le pense bien. Son père détela ses mulets, lorsqu'il arriva auprès de lui ; et il se jeta dans ses bras, et ils se tinrent étroitement embrassés pendant quelque temps sans pouvoir parler.

Je n'ai pas besoin de dire quelle fut la joie de ce bon père et de ce fils si respectueux et si affectueux en ce revoyant. Il semblait qu'il y avait dix ans qu'ils étaient séparés. Progrès trouva que son fils avait grandi et pris de la force ; il le regardait avec bonheur.

Le directeur arriva à ce moment, et Marcel lui présenta son père.

— Je suis enchanté de vous voir, mon brave, lui dit-il ; je sais par Marcel que vous êtes un bon cultivateur, et qu'en dépit de la routine de votre pays, vous avez commencé à changer vos cultures, et que vous voulez arriver à suivre les nouvelles méthodes que l'expérience a consacrées. Vous rendrez un grand service à votre pays, par vos bons exemples, mon brave homme, car on aura plus de confiance en vous qu'en tout ce que pourraient dire ou faire des bourgeois, et, bien sûr vous aurez bientôt beaucoup

d'imitateurs.

Rien ne peut me faire plus de plaisir que de voir un simple cultivateur, comme vous, montrer autant de bon sens et de désir de bien faire. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous aider par mes conseils. Nous verrons ensemble toutes nos cultures demain ; quand à ce soir, vous souperez avec nous et nous parlerons de bien des choses. Marcel, vous souperez aussi avec nous ; je suis bien aise de vous donner cette marque de satisfaction. Mon brave ami, je suis très content de votre fils. Il est travailleur, poli, rangé, et au lieu de perdre son temps en niaiseries et même en plus mauvaises choses encore, dans les moments de récréation, il l'emploie à étudier. Aussi, je suis convaincu que lorsqu'il retournera chez vous, ce sera un habile agriculteur, et qu'outre cela, il aura acquis une instruction solide qui le mettra au niveau des gens instruits. J'espère qu'il prouvera que le fils d'un bon paysan peut valoir celui d'un homme plus haut placé dans l'échelle sociale. Progrès fut vivement ému de tout ce que le directeur lui disait ; les larmes le gagnaient. Le directeur de son côté, touché de l'émotion de Progrès lui serra les mains qu'il avait prises dans les siennes.

— Venez, venez, mon brave, lui dit-il, je veux vous présenter à ma femme ; elle aime comme moi, et sait apprécier les gens qui se distinguent par leur propre mérite.

— Mais, Monsieur le directeur, jamais je n'oserai entrer chez madame et m'asseoir à sa table avec ma blouse.

— Votre blouse ! mais nous en portons tous ; c'est le costume national des agriculteurs aujourd'hui, et Marcel va aller mettre celle des dimanches, de même que vous avez votre plus belle.

Progrès tenait à la main le panier aux fromages.

— Permettez-moi, Monsieur, dit-il, d'aller porter cela à la cuisine ; c'est ma femme qui envoie ces bagatelles à Madame.

— Ordinairement, je n'accepte rien, répondit le directeur ; mais, pour reconnaître les bons sentiments qui vous aiment, je ne veux pas vous refuser. Ma femme prendra ce que la vôtre lui envoie ; nous goûterons les fromages dès ce soir.

Marcel m'a souvent parlé de sa mère et des bons fromages qu'elle faisait.

Marcel s'empara du panier et le porta à la cuisine, en disant que M. le directeur désirait qu'on en servit un au souper.

Progrès fut d'abord un peu embarrassé devant la femme du directeur, il n'avait jamais eu l'honneur de manger avec une si grosse dame ; mais, cette dame que son mari avait envoyé prévenir, et qui connaissait

Marcel était si bonne et si affable, que Progrès fut bientôt à son aise avec elle.

Marcel qui était allé faire sa toilette, revint bientôt rejoindre la compagnie, et on servit un bon souper. Le fromage de Marguerite fut goûté et trouvé excellent. La femme du directeur chargea Progrès de lui en faire compliment de sa part et de l'en remercier.

Dans la soirée, Progrès parla de son blé de défrichement qui avait versé, et de la carie qui était très répandue dans sa commune, il ajouta qu'il venait acheté de nouvelles semences.

Le directeur après avoir approuvé ce projet, ajouta :

— Quand à la carie dont vous vous plaignez, si vous voulez changer votre manière de chauler, qui est loin d'être bonne, vous éviterez cet inconvénient.

— Progrès répondit qu'il ne rejetait jamais les conseils de personne, et, à bien plus fortes raisons, ceux d'un homme aussi instruit que le directeur.

— Eh ! bien, voilà comment il faudra vous y prendre : vous achèterez du sulfate de soude ; vous mettrez dans une cuve, cinq pots d'eau pour chaque trois minots que vous aurez à chauler, et vous ferez fondre dans une partie de cette eau, que vous ferez chauffer à part, une livre et demie de ce sulfate de soude. Quand ce sulfate sera fondu, vous verserez ce mélange dans la cuve.

Ensuite, après avoir retiré votre blé, vous le soupoudrez de chaux en poudre et le remuez avec une pelle, afin qu'il soit complètement couvert de chaux. Deux heures après il peut être semé, comme il peut rester quinze à vingt jours, sans s'altérer, pourvu qu'il ne reste pas entassé.

Progrès fut enchanté de cette bonne et facile recette pour se préserver du malheur de la carie, et Marcel lui fit une petite note afin qu'il n'oublât rien, et il l'a mis soigneusement dans son gousset.

Le lendemain, Progrès ne fut pas paresseux, et Marcel qui était venu le rejoindre, le conduisit dans tout l'établissement, et lui fit voir de beaux champs de choux, de betteraves, de navets, de blé d'inde, et de bien bons pâturages pour les vaches et les moutons qui étaient les deux principales espèces d'animaux qu'on élevait à l'école.

Il vit aussi différents instruments d'agriculture très ingénieux et très bons. Il reconnut aussi sa houe à cheval. Il fut enchanté de voir tous les élèves de l'école se disperser de tous côtés, et aller prendre chacun le travail pour lequel il était désigné.

Il vit aussi une magnifique plantation d'arbres fruitiers de toute espèce et entretenus avec le plus grand soin.



## Culture du jardin potager.

### Considérations générales.

Ici, en Canada, on trouve rarement, dans les exploitations rurales, un jardin suffisant pour la consommation du ménage; presque partout, un petit carré de terre est à peine consacré à la culture des plantes potagères les plus grossières, et ordinairement des espèces les plus mal choisies; encore cette culture est-elle si mal entendue et si peu soignée, qu'on ne tire de ce chétif jardin, qu'une très petite partie du produit qu'on pourrait en attendre: lorsqu'il y a des arbres fruitiers, ils sont en petit nombre, et presque toujours des espèces de la qualité la moins recommandable.

Cependant, rien ne contribue davantage au bien-être des familles et à l'entretien de la santé, dans toute la population d'une ferme que cette abondance de légumes qu'il est si facile de se procurer pendant tout le cours de l'année, et la dépense qu'entraîne cette production est si petite, un potager bien soigné produit une telle masse de substances alimentaires, que sous le rapport de l'économie dans l'entretien du ménage, un jardin est aussi utile et aussi profitable qu'il est favorable au développement du bien-être et de la santé, dans les classes des hommes employés à la culture de la terre.

Je ne doute pas que beaucoup de cultivateurs ne regardent comme une espèce de luxe de consacrer un demi-arpent ou un arpent de leurs meilleures terres à la formation d'un jardin potager; mais avec un peu plus d'expérience sur la chose, ils s'apercevront bientôt que cet arpent leur rapporte réellement autant que trois ou quatre arpents de leurs récoltes les plus lucratives: tout ce que leur famille ou leurs gens consomment en légumes sera autant de diminué sur la consommation du pain, consommation si énorme qu'elle est presque incroyable dans toutes les fermes où la table n'est pas couverte d'une grande abondance de légumes. Tous les grains épargnés de cette manière dans la consommation de la ferme, seront conduits au marché; c'est donc comme si le jardin les eût produits.

En calculant ainsi, on verra que la production du jardin est trois ou quatre fois plus considérable que celle des plus riches terres à blé; car avec des soins et une bonne culture, on peut faire produire à un terrain, en plantes potagères diverses, une masse de substances alimentaires infiniment plus considérable qu'aux meilleurs sols cultivés en grains. On a prouvé fréquemment cette assertion pour les patates; mais elle est également vraie pour les choux, la laitue, les carottes, les navets, les pois, les fèves, &c., que l'on fait entrer dans

la culture d'un jardin, et dont on tire quelquefois, en y appliquant des soins actifs et intelligents, deux récoltes chaque année sur le même terrain.

### Étendue du jardin.

Il est impossible d'indiquer avec précision l'étendue du terrain qu'il convient de consacrer au jardin potager dans chaque exploitation, parce que cette étendue peut varier selon plusieurs circonstances; mais on peut dire, en général, que si le jardin ne contient pas un demi-arpent, pour un ménage composé d'une douzaine de personnes de tout âge, il sera certainement trop petit: et je ne comprends pas dans cette surface celle du verger, qui doit toujours être séparé du jardin potager.

Il vaudrait encore beaucoup mieux dépasser cette étendue, afin d'être assuré qu'il y aura toujours surabondance de légumes dans le ménage; ici le superflu n'est jamais embarrassant, car il profitera aux animaux de basse cour que l'on élève dans la ferme, et auxquels les plantés potagères ou leurs débris conviennent si bien qu'il est très-profitable de cultiver dans ce seul but, des laitues, des choux ou des racines. Ainsi, tout ce qui pourra excéder la consommation du ménage pendant l'été, accroîtra très-économiquement son approvisionnement en lard.

### Direction des travaux du potager par la ménagère.

La plus grande difficulté qui se présente communément pour la culture d'un jardin dans une ferme, c'est de trouver la personne qui la dirigera ou qui en exécutera les travaux. Je ne connais qu'un moyen pour la culture économique d'un jardin dans une ferme, c'est que la fermière en prenne elle-même la direction.

Par la nature même des choses, cette branche de l'économie rurale entre dans ses attributions; ses occupations sédentaires lui permettent d'avoir toujours l'œil sur le jardin, pourvu qu'il soit immédiatement attaché à la maison d'habitation; elle peut utiliser, de la manière la plus profitable, les instants que les autres occupations du ménage laissent libres, soit pour elle, soit pour les servantes de la ferme, enfin personne ne connaît mieux qu'elle les besoins du ménage en légumes divers et pour chaque saison de l'année, en sorte que personne n'est plus à portée qu'elle de diriger les cultures de manière à assurer un approvisionnement constant. Aussi, si l'on rencontre une ferme qui se fait distinguer par un jardin potager plus étendu et plus soigné que les autres, que l'on prenne des informations, et l'on reconnaîtra toujours que c'est la ménagère qui en dirige la culture.

À toutes celles qui voudront pren-

dre ce soin, je promets la plus agréable distraction à leurs travaux intérieurs, et une source de bien-être pour le ménage et de jouissances pour elles-mêmes, qui feront bientôt pour elles, de la culture du jardin, l'occupation la plus douce et la plus attrayant. C'est donc principalement aux épouses ou aux filles de fermiers que j'adresse les instructions abrégées que je vais donner sur les travaux du jardin potager.

Lorsqu'on veut établir un jardin, c'est en automne qu'il faut s'occuper du choix et de la disposition du terrain qu'on y consacra: c'est pour cela que je place ici les considérations qui doivent déterminer un cultivateur à s'occuper sérieusement de ce sujet. S'il est assez heureux pour trouver dans sa ménagère de la disposition à entrer dans ses vues, il faut que, de son côté, il s'efforce de la seconder et de lui rendre cette tâche douce et facile; il mettra à sa disposition, pour cet objet, le terrain qui est le plus à sa convenance; il le fera enclore avec soin, de manière à le mettre à l'abri des dégâts de la volaille, le fléau le plus funeste des jardins dans le voisinage des habitations rurales, il lui donnera, si cela lui est nécessaire, des aides surtout au moment où il faut bêcher le terrain, il lui laissera, dans la direction des travaux et des cultures, cette entière indépendance qui peut seule nous inspirer un vif intérêt pour le succès de tout ce que nous entreprenons; enfin, il ne plaindra pas le fumier dont la ménagère aura besoin pour le service du jardin; car abondance de légumes suppose abondance de fumier et le cultivateur peut être assuré qu'aucune portion de son tas de fumier ne sera employée d'une manière plus profitable que celle qui prendra le chemin du jardin.

### Culture du jardin potager-béché.

C'est toujours vers le commencement de mai que l'on peut commencer à bêcher le jardin, s'il ne l'a pas été à la fin de l'automne.

Dans les terres argileuses, qui se pulvérisent facilement par l'effet des gelées, il importe beaucoup que le bêchage soit fait l'automne afin que le sol profite de l'influence des gelées: si on laisse passer l'hiver, on aura bien de la peine à mettre cette terre en état d'ameublissement, pendant toute la durée de l'été; et, pour les sols de cette espèce, le plus sûr est de les bêcher dès l'automne. Au contraire, dans les sols sur lesquels les gelées n'exercent pas d'action, mais qui sont sujets à se battre et à former croûte par l'effet des grandes pluies d'automne, il vaut mieux attendre jusqu'en mai, pour ne bêcher le terrain que lorsqu'il est bien ressuyé.

En général, on ne doit pas perdre de vue, dans la culture des jardins, que l'ameublissement le plus complet

du sol est une des conditions les plus importantes, tant pour assurer la germination des semences, que pour procurer à toutes les plantes potagères une végétation riche et active : chacun devra donc étudier son terrain, afin de connaître les moyens les plus certains d'obtenir cet ameublissement. Dans la culture des jardins, le labour doit être très profond, et l'on doit y employer des bêches fortes et longues : la beauté et le vigueur des légumes dépendent essentiellement de la profondeur du bêchage qui doit avoir de 10 à 12 et même 14 pouces. Cette profondeur s'obtient en jetant loin devant soi la portion de terre que la bêche enlève, afin que l'ouvrier ait toujours devant lui une rigole large et profonde.

#### Défoncement et formation des allées.

Lorsqu'on forme un jardin neuf, un défoncement à la pioche, à 20 ou 24 pouces de profondeur, est fort utile dans presque toutes les circonstances ; et il est indispensable, si le sol est embarrasé de pierres ou de racines. C'est alors que l'on doit tracer d'avance les allées qui diviseront le jardin en carrés, car les allées sont aussi nécessaires dans un jardin que les allées sur une terre.

On se dispense de défoncer le sol des allées ; mais il est de toute nécessité d'en enlever la terre à 3 ou 4 pouces de profondeur pour la rejeter sur les carrés, et on remplacera cette terre par une épaisseur égale de gravier passé à la claie, afin de rendre les allées commodes à fréquenter en tout temps. Le sable fin ne convient nullement pour cet usage, mais il y a très-peu de localités, où l'on ne puisse trouver à proximité, du menu gravier siliceux ou calcaire propre à former de bonnes allées, et qu'on peut y employer presque sans dépense. Le fond des allées peut aussi se faire en plâtres que l'on recouvre d'une légère couche de gravier ; mais il est nécessaire que la couche totale ait au moins l'épaisseur que j'ai indiquée, si l'on veut que l'allée dure longtemps sans avoir besoin de réparations.

Tout cela n'est pas du luxe, et l'on calculerait bien mal si l'on refusait de se livrer à une très légère dépense qui aura pour résultat de donner à la maîtresse de la maison ou à ses servantes, qui devront y aller, tous les jours au moins une fois, pour faire les approvisionnements du ménage, le moyen de parcourir le jardin par tous les temps, souvent avec une brouette, sans s'enfoncer dans la boue, comme cela est inévitable après de fortes pluies, si les allées n'ont pas été profondément sablées. Les allées, au reste, ne devront avoir que la largeur rigoureusement nécessaire : 3 pieds pour l'allée principale, et 22 à 24 pouces pour les allées transversales, seront une largeur suffisante ; et

il n'en résultera pas une grande perte de terrain.

Si le jardin est presque carré, on pourra placer l'allée principale au milieu, avec une ou deux allées transversales, de manière à diviser le potager en quatre ou six carrés à peu près égaux. Si le terrain est beaucoup plus long que large, il pourra être plus convenable d'établir l'allée principale le long d'un des grands côtés, en faisant aboutir sur elle trois ou quatre allées de division. Cette division du jardin en carrés est très-utile d'ailleurs, parce qu'elle permet de varier méthodiquement, chaque année, l'emplacement où l'on cultive les diverses espèces de plantes, qu'il faut éviter, autant qu'on le peut, de faire revenir deux années de suite sur le même terrain.

#### Application du fumier.

La division en carrés permettra aussi de répartir également le fumier, en l'appliquant, chaque année, à des carrés différents. Les carrés qui viennent de recevoir le fumier, devront toujours être destinés à la culture des choux, plante très-avide d'engrais ; les carottes, fèves, oignons, s'accroissent mieux du terrain qui a été fumé l'année précédente ; enfin les pois, l'ail, les poireaux et les échalottes seront mieux placés dans les parties les plus anciennement fumées, pourvu que le terrain soit naturellement bien riche. Si le terrain que l'on convertit en jardin est une ancienne prairie, et s'il s'y est formé un gazon épais, on pourra souvent se dispenser d'y appliquer du fumier pendant un ou deux ans ; mais ensuite il faudra fumer très adondement, chaque année, au moins le tiers du terrain, si l'on veut obtenir une grande abondance de beaux légumes, et faire rapporter deux récoltes, dans l'année, à une grande partie de l'étendue du potager ; si le sol est sablonneux ou n'est pas très fertile, il faudrait même fumer plus fréquemment que je ne l'indique ici. C'est avant le bêchage qu'on y porte le fumier, et on l'enterre par cette opération.

#### Semis.

Aussitôt que la terre commence à chauffer on peut commencer quelques-uns des semis, tels que ceux de carottes, d'oignons, de laitue, de persil, de cerfeuil, &c., ainsi que la plantation des pois.

Il n'est si grand jour qui ne vienne au soir.  
Brune matinée belle journée.  
On revient sage des longs jours.  
Jour qui nous apporte finance.  
Est un jour de réjouissance.  
Il y a autant à dire que du jour à la nuit.  
La nuit porte conseil.  
Gens de bien aiment le jour et les méchants la nuit.  
Les paroles dites au matin  
N'ont pas au soir même destin.  
Qui rit le matin le soir pleure.

## La Semaine Agricole.

MONTREAL, 9 MARS 1871

### Conférence agricole du comté de Chambly.

En rendant compte, sur la *Minerve* et sur l'*Ordre* de la conférence agricole donnée à Longueuil par M. l'Abbé J. O. Godin et M. Edward Barnard, à laquelle nous avons pu assister, nous disions, en parlant des conférenciers : Le talent bien connu de Messieurs Godin et Barnard me dispense de donner aux lecteurs de *La Minerve* un résumé de leur lecture et causerie, je garde ce bouquet pour les lecteurs de la *Semaine Agricole*. Nous sommes aujourd'hui en mesure de remplir la promesse que nous leur avons faite, et de leur offrir ce bouquet. Nous sommes convaincus que nos lecteurs sauront en apprécier le parfum, comme ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister à la conférence de Longueuil.

Voici la lecture de M. l'Abbé Godin :

Monsieur le Président et Messieurs,

C'est avec plaisir que je vois M. Barnard parcourir nos paroisses, pour y donner des lectures ou des entretiens sur l'agriculture. Ce Monsieur connaît déjà mon opinion sur ce genre d'enseignement ; (1) il ne peut douter que je me réjouisse beaucoup et des succès qu'il obtient dans sa mission, et des grands avantages que les agriculteurs devront retirer de ses entretiens et de ses bons conseils. L'étude qu'il a faite de la science agricole, l'expérience qu'il a acquise par la culture de sa propre ferme ; les observations qu'il ne manque pas de faire tous les jours dans toutes ses excursions, lui fournissent, j'en suis convaincu, de nombreuses ressources dont il se sert avec avantage pour instruire et intéresser ses auditeurs : c'est ce qui me faisait désirer depuis longtemps d'assister à quelqu'une de ses conférences agricoles ; mais, bien entendu, comme simple auditeur. Cependant, pressé par l'invitation bienveillante de M. le Président de la société d'agriculture du Comté de Chambly, croyant rendre un service, et empêcher un désappointement, j'ai dû consentir à venir partager la tâche de M. Barnard, et à paraître, pour la première fois, comme lecteur. Dans tou-

(1) Voir le Journal de l'*Instruction publique*, Juillet, 1869.

te autre circonstance, je n'aurais pas choisi Longueuil pour faire mes premières armes ; car je sens qu'ici, il y a trop de personnes qui sont plutôt en état de me donner des leçons que d'en recevoir de moi. J'aurais préféré donner cette conférence dans une des paroisses des Comtés de Terrebonne, des Deux-Montagnes, de Laval et de Jacques-Cartier, que dans une paroisse du Comté de Chambly ; parce que je sais mieux quel est le système de culture que l'on suit dans ces derniers comtés, et je suis par conséquent plus en état de l'apprécier, et même d'en faire la critique. Je suis d'autant plus mal à l'aise que je me vois obligé de parler à la place du Révérend M. S. Tassé, membre du Conseil Agricole. Ce n'est pas, comme le craignait M. Benoit, que ma susceptibilité, soit blessée de ce qu'on ne m'a invité qu'en second lieu. Ah ! non, car je connais trop bien le mérite de M. Tassé. Pendant huit années, il a été mon supérieur de fait et de droit. Il l'est encore aujourd'hui sous tous les rapports ; et cette supériorité il l'a acquise par ses études, par son jugement, par ses talents et par son dévouement à la cause agricole, ce que vous connaissez tous. Je regarderais même comme un honneur d'avoir été choisi pour le remplacer, si je pouvais vous faire un peu oublier son absence.....

Messieurs, permettez moi de vous dire encore un mot avant d'aborder quelques questions pratiques de l'agriculture. Dans le voyage que j'ai fait en Europe, quand je m'annonçais quelque part comme envoyé par le Premier Ministre de la Province de Québec, pour visiter les établissements d'enseignement agricole, et étudier leur organisation, on paraissait tout étonné de voir un prêtre ; et plusieurs personnes ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : Mais un prêtre chargé par le gouvernement d'une semblable mission !

Cet étonnement était partagé par quelques personnes bien disposées envers le clergé : tant on est habitué dans plusieurs pays de l'Europe, même en France, à entendre dire par les..... que le prêtre est tellement ennemi de tout progrès matériel, qu'il faut le reléguer dans la sacristie, et l'en déranger le moins possible. Ainsi, quand j'allai faire une visite à M. Rameau, parfait chrétien et gentilhomme, son épouse, aussi bonné et aussi polie que lui, laissa échapper la même exclamation :

—Un prêtre chargé par le gouvernement de Québec de s'occuper d'agriculture !

—Pourquoi pas, Madame, lui répondis-je, pourquoi pas un prêtre ; s'il y a là du bien à faire ?

C'est, je crois, la meilleure réponse à donner à tous ceux qui seraient éton-

nés qu'un prêtre s'occupât d'agriculture.

Avant de quitter la France pour passer en Irlande, je fis une visite à M. Louis Veillot, ce journaliste distingué, dont le nom est si populaire en Europe et parmi nous. En m'introduisant auprès de ce Monsieur, je voulus lui donner quelques explications, afin qu'il ne fût pas trop étonné qu'un prêtre visitât les Ecoles d'Agriculture de la France.

—Je n'en suis pas surpris, me dit-il, et je serais heureux qu'en France on en voudt faire autant qu'en Canada. Ici, les meilleurs agriculteurs sont peut-être les prêtres. Personne, en France, ne cultive mieux que les Trapnistes.

Messieurs, les bons religieux qui instruisent les enfants de votre village, savent, sans doute, qu'en France, près de la ville de Beauvais, les Frères de la doctrine chrétienne sont aussi habiles que les premiers cultivateurs de la Province de Normandie. A vous tous, Messieurs, je dirai que le Frère Eugène-Marie, Directeur, en 1869, de l'École Normale agricole, et de la ferme modèle de Beauvais, a acquis assez de connaissances et d'habileté dans la science et l'art agricoles, pour que les cultivateurs distingués de la France, et des directeurs des fermes-modèles, daignent le consulter dans plusieurs circonstances. Il jouit même d'une assez haute réputation auprès des employés du gouvernement, qui savent reconnaître le mérite où il se trouve, soit sous la robe du prêtre, sous le froc du religieux, comme sous la blouse du laïque. Et il me semble que la France n'aurait pas plus à souffrir d'être mise à la tête de l'Europe par un Cardinal de Richelieu, ou un Cardinal Mazarin, que d'être obligée de se courber sous le joug de fer du rude et cruel Prussien, où l'ont conduite ces hommes..... dont vous connaissez les noms, et qui n'auraient pas voulu recevoir les conseils d'un prêtre, la France, dût-elle périr ! Pour me résumer en un mot, je crois que des hommes sages recevront avec plaisir tout bon conseil, qu'il vienne d'un prêtre ou d'un laïque ; et je suis bien persuadé que partout l'on écoute avec empressement et avidité, M. Barnard, non pas tant parcequ'il est laïque que parcequ'il sait vous intéresser et vous instruire, et qu'il veut votre bien. Et si M. Barnard avait ma soutane vous l'écouteriez de même.

Si je me permets ces réflexions, MM., ce n'est pas parceque je me crois aussi capable de vous parler d'agriculture que pourraient le faire bien des laïques. Je le sais, je n'ai aucun titre pour être écouté par des personnes comme celles qui composent cette assemblée, et je ne parais en public qu'en tremblant ; parceque j'ai la conscience de mon incapacité. Mais, je

me rappelle encore qu'un journal de Montréal a critiqué M. Chauveau, Ministre de l'Instruction Publique, de m'avoir choisi pour m'envoyer en Europe, non pas parceque je m'appelle J. O. Godin, mais parce que je suis prêtre. Si je n'ai pas entrepris de démontrer l'injustice de cette critique, c'est parce que M. le Rédacteur de *La Minerve* a répondu au journal en question, avec un talent et une habileté que j'ai admirés, mais que je n'aurais pu certainement imiter ; et je suis heureux aujourd'hui de lui en faire mes remerciements en présence de cette nombreuse assemblée.

Enfin, enfin, me dites vous, parlez-nous d'agriculture puisque vous êtes venu pour cela. Eh ! bien, MM. m'y voici. Mais, par où commencer ?... Il y a tant de choses à dire, tant de bons conseils à donner aux cultivateurs ; il y a tant d'améliorations et de réformes à suggérer, soit dans la culture de la terre, soit dans la manipulation des fumiers, soit dans les soins nécessaires aux animaux de la ferme. Il suffit, n'est-ce pas, de parcourir quelques rangs d'une paroisse, du moins d'une des paroisses que je connais, pour rencontrer des gens qui semblent ignorer les choses les plus essentielles au succès de l'exploitation d'une ferme.

Le jour où M. Barnard donnait, à Ste. Scholastique, une conférence agricole aux agriculteurs du Comté des Deux-Montagnes, je traversais quelques rangs de la paroisse de St. Augustin, de Ste. Scholastique et de St. Hermas ; et le long de la route, j'ai eu occasion de me dire souvent à moi-même : vraiment si M. Barnard passait par le chemin que je parcours aujourd'hui, il pourrait recueillir une ample matière dont il entretiendrait avec fruit ses auditeurs. J'ai pu me convaincre encore une fois, combien il y a peu de gens qui s'appliquent à bien traiter le bétail de la ferme, ou plutôt combien sont nombreux ceux qui les maltraitent pendant la saison de l'hiver, si rude pour eux.

Ce jour là, il faisait un temps assez désagréable. La pluie et le grésil, poussés par un vent passablement violent du nord-est, nous forçaient à dire qu'il devait faire meilleur dans la maison que sur le chemin ; et nul doute que si les animaux avaient pu parler, ils auraient fait comprendre à leurs maîtres, combien ils souffraient eux aussi. Sur les dix heures de l'avant-midi, je traversais la propriété d'un cultivateur qui avait jugé à propos, lui, malgré le vent, la pluie, et le grésil, de mettre ses vaches hors de l'étable.

En voyant ces pauvres bêtes grelottantes, le dos tourné contre le vent, les reins courbés, le poil hérissé sur le corps, les quatre pattes ramenées

sous le ventre, et la tête baissée, cherchant à se protéger contre le vent, je ne pus m'empêcher de dire à mon compagnon de voyage :

—Je voudrais bien savoir quel crime ont commis ces pauvres vaches, pour que leur propriétaire se permette de leur infliger ce châtement ridicule ?

—Je le sais bien moi, me répondit-il, je sais pourquoi le propriétaire traite ainsi ses bêtes. Figurez-vous que l'été dernier, il les a fait pâturer dans un champ bien pauvre et bien sec, lequel champ n'a pu, par conséquent, ne donner que peu d'herbes à ses vaches. De plus, quand les sécheresses de juin et de juillet se sont fait sentir, l'eau a manqué presque complètement. Cependant, ces pauvres bêtes que vous voyez, n'ont pas cessé, en dépit de toutes ces privations, de donner encore quelques gouttes de lait tous les jours. C'est sans doute, pour les punir de cette générosité outrée et déplacée, qu'il leur fait subir les misères que vous remarquez.

La réponse était assez remplie de malice ; mais il n'en est pas moins vrai que si notre homme eût voulu châtier ses bêtes de quelque crime, ou les guérir de la fantaisie de vouloir donner du lait à l'avenir, il n'aurait pu trouver de châtements ni de remèdes plus efficaces que de mettre ses bêtes hors de l'étable, dans la saison d'hiver, quand il pleut, qu'il vente et qu'il grêle.

—Mais prenez patience, ajouta mon conducteur, vous en verrez bien d'autres.

En effet, dix arpents plus loin, quelqu'un menait boire ses animaux à un puits situé à un arpent environ de l'étable. Pressées par la soif, les vaches qui étaient sorties les premières avaient pu se rendre probablement à l'abreuvoir, et boire un peu avant d'être trop saisies de froid : c'est ce que je crus du moins, en en voyant quelques-unes qui s'en revenaient, et qui regagnaient le logis. Mais celles qui étaient sorties les dernières n'eurent pas le même avantage. Le vent et la pluie n'avaient pas cessé ; la route qui conduisait au puits était si étroite que les vaches ne pouvaient marcher que l'une derrière l'autre. De plus, elles étaient souvent retardées par la rencontre de celles qui venaient de l'abreuvoir ; de sorte que plusieurs de ces pauvres bêtes ne purent parvenir à l'auge rempli d'eau que, glacées de froid et pénétrées par la pluie. Elles essayaient bien de boire : c'était pour cela qu'elles avaient affronté tant de misères ; mais comment un animal, tout tremblant, peut-il boire une eau aussi froide que la glace ? On les voyait se plonger la tête dans l'auge pour la retirer en la secouant, puis la plonger de nouveau pour la retirer encore. Enfin, après avoir avalé quelques gorgées d'eau qui leur gelaient la bouche, les dents

et les entrailles, elles se retiraient en pestant, sans doute, contre le maître, et jurant bien qu'elles n'y retourneraient pas, du moins jusqu'au lendemain. Puis elles se dirigeaient vers l'étable pour chercher un coin où elles pussent s'abriter ; car elles devront demeurer dehors tout le reste du jour. Je dis le reste du jour : A quelle heure, en effet, plusieurs font-ils rentrer les vaches à l'étable ?

Et le lendemain, et les jours suivants, et tout l'hiver, ces pauvres bêtes ont dû et devront recommencer la même besogne, endurer les mêmes souffrances, affronter les mêmes périls, pour aller se désalterer au puits, mais bien souvent sans pouvoir réussir.

Plusieurs cultivateurs font sortir leurs animaux de l'étable, non seulement pour les envoyer boire ; mais encore pour les nourrir au grand air. Nous en avons remarqué qui distribuaient ainsi des rations de fourrage à leurs bêtes. On les voyait se promener avec une brassée de paille qu'ils répandaient devant la porte de la grange, après l'avoir secouée autant que possible, afin, sans doute, que les parties, les plus menues du fourrage, les feuilles qui avaient été brisées et moulues sous les dents de la machine à battre, les herbes, etc, en un mot, que toutes les parties les plus nutritives, et les plus succulentes tombassent sur la neige, ou dans la paille de rebut que les animaux avaient repoussée la veille, ou encore sur le fumier ; de sorte que les vaches n'ont pu recueillir qu'un chaume dur, rude et grossier : C'est tout ce qu'elles auront pour le repas du midi. Bon repas n'est-ce pas ?

Voilà une manière de panser le bétail qui plaît à plusieurs ; car il n'exige presque aucunes peines. En effet, les animaux boivent peu, ne mangent guère davantage ; le fumier qu'ils font durant le jour, se trouve tout sorti. Puis, l'on remarque, disent quelques-uns, qu'un animal se soûle mieux quand on le nourrit à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'étable ; tous les soirs il a les flancs pleins, le corps dur.

Quand on entend des personnes raisonner de la sorte, on comprend qu'il est bien à propos de leur dire, sur tous les tons et à plusieurs reprises, que, quand un animal a souffert du froid, de la faim et de la soif, il est réduit à un tel état de faiblesse qu'il ne peut pas bien digérer une nourriture aussi grossière et aussi sèche que la paille de blé, d'orge ou d'avoine, etc., que cette paille, au lieu de se transformer dans le corps de l'animal, en sang, en chair et en lait, se transforme en vents, en gaz qui lui gonflent le corps, et lui font endurer des douleurs analogues à celles que l'homme endurerait, dans des circonstances analogues. Il est en-

core bien à propos d'essayer à faire comprendre aux cultivateurs qu'on ne peut retirer quelque bénéfice de ses troupeaux qu'en leur donnant de bons soins. C'est ce que l'expérience de chaque jour démontre à quiconque en veut faire l'essai. Que la misère et le jeûne dont souffre une vache détruisent, ou du moins diminuent considérablement ses aptitudes à produire du lait ou à faire de la viande. Qu'il y a mille raisons qui devraient les engager à nourrir le bétail à l'étable, surtout pendant l'hiver : l'économie du fourrage, la santé de l'animal, la production du lait, l'augmentation des fumiers, grande source de l'amélioration d'une ferme, etc.....

Il n'est pas rare d'entendre des gens qui nous disent, qu'il est difficile de rencontrer de bonnes vaches à lait ; mais ils ne soupçonnent pas que ce sont les souffrances qu'endurent les vaches en hiver, qui les empêchent de donner du lait, même au temps de l'abondance des herbes.

—Mais, me dira quelqu'un, comment voulez-vous que notre homme ne conduise pas ses animaux boire au puits ? C'est son grand-père qui l'a creusé à un, deux ou trois arpents de l'étable, pour y abreuver ses animaux. Son père y a conduit ses troupeaux tous les hivers. L'auge que son grand-père remplissait d'eau, a bien pu être remplacé plusieurs fois par des auges neuves ; mais le dernier fait occupe encore à peu près, la même place qu'occupait celui qu'y a mis le grand-père. Est-ce que l'héritier d'une routine qui date de si loin, pourra, de lui-même, se persuader que c'est lui qui doit porter l'eau à ses vaches, et non pas ses vaches aller boire au puits ? On peut s'imposer de telles fatigues pour un cheval qui mange du foin et de l'avoine ; car ce noble animal est si utile, surtout en hiver. Quand on le mettra sur la cariole, il faudra qu'il la fasse glisser à toute vitesse ; qu'il promène le grand garçon tous les dimanches ; qu'il soit en état de faire gaiement sonner les grelots, afin que les jeunes filles du rang voisin entendent de loia venir le cavalier. Puis il faudra encore que le cheval puisse danser, sauter, se cabrer, lorsque notre galant sera sur le point de partir. Mais pour prodiguer de tels soins à une génisse, à une vache qui ne font rien de l'hiver, peut-on encourir la dépense de quelques bottes de foin, d'un peu de son, ou de quelques minots de patates ? Ce serait bien et peines perdus. Peut-être que s'il y avait des betteraves à la cave, on leur en donnerait, mais on n'a pas l'habitude d'en cultiver, cela viendra, sans doute, un jour, et le désir d'obtenir une prime pour la bonne tenue d'une ferme, engagera à lire et à suivre le règlement du Conseil Agricole, lequel règlement recommande tant, et

avec raison, la culture des betteraves, carottes, choux, patates, etc.....

En sus de la paille, on ne peut guère donner pour nourriture que quelques feuilles de choux, des pelures de patates, ou encore quelques patates gâtées, à deux ou trois vaches assez entêtées pour oser donner du lait jusqu'au commencement de l'hiver. Mais celles-ci se donneront bien la peine de venir manger leurs rations de patates pourries à la porte de la maison. Aussi ai-je vu, dans le voyage dont il est question, — j'en avais vu bien d'autres déjà, — aussi ai-je vu une bonne ménagère qui donnait à trois de ses vaches, une ration de patates ; mais, comme je le disais tout à l'heure, à la porte de la maison, toujours au froid, à la pluie et au vent. Je vous demande, si un demi-panier de morceaux de patates crues et froides, mangées au froid, est bien propre à nourrir et à réchauffer une vache qui déjà est à demi-gelée. Je crois, au contraire, qu'après un semblable repas, plus d'une vache ont éprouvé de fortes coliques, et peut-être a-t-on été obligé de faire chauffer la poêle, et de la leur passer sous le ventre.

On entend quelquefois des hommes qui se plaignent que leurs vaches sont des animaux de mauvaise race, qu'elles n'ont pas de santé, que tous les printemps, elles sont si faibles qu'il faut les lever. Je me rappelle que quand j'étais petit garçon, chez mon père, j'ai connu un cultivateur qui, tous les ans, renouvelait ces plaintes : Qu'il avait une mauvaise race d'animaux, que tous les printemps, il fallait les arracher de l'étable par la queue. Pourtant, ajoutait-il, mes vaches ont de la paille autant qu'elles en veulent, et l'auge est toujours plein d'eau. Je crois même qu'elles mangent trop : elles ont toujours le corps comme des tambours.

Mais d'un autre côté, cet homme ne cessait de faire l'éloge de ses chevaux.

—Lorsqu'on les met sur la cariole, disait-il, ils mangent le chemin ; la cariole ne fait qu'effleurer la tête des cahots. Aussi, mes garçons n'ont pas honte à se promener avec de semblables chevaux.

Je me rappelle, en effet, que ce brave homme avait deux grands garçons qui prenaient un soin extrême, l'un de sa petite jument brune, l'autre de son poulain blond ; qu'on ne leur épargnait ni l'étrille, ni le peigne, et encore moins l'avoine, tandis qu'on négligeait beaucoup les vaches. Il n'y avait pas de temps si mauvais que les vaches ne fussent obligées d'aller boire au puits, creusé au pied d'une petite côte, à un arpent de l'étable ; et quand le puits tarissait, il leur fallait se rendre à la rivière, un arpent plus loin. Comme on n'y arrivait que par une route de pied, les rencontres se faisaient difficilement. Combien de fois, n'avons-

nous pas vu notre homme obligé de venir arracher, de la neige, les plus faibles de ses vaches que les plus fortes avaient jetées à côté de la route. Chose qui le surprenait beaucoup, c'est que son fils, établi depuis quelques années sur une propriété, n'était pas plus chanceux que lui : il avait acheté plusieurs vaches, mais il était mal tombé. Il faut savoir que le fils traitait ses animaux comme son père le lui avait enseigné.

Je n'ai pas vu ces braves gens depuis plusieurs années ; mais je me propose bien, quand je les rencontrerai, de leur dire ; et vous, Messieurs, si vous connaissez quelques personnes qui imitent le mauvais exemple que je viens de citer, joignez-vous à moi pour leur répéter mille et mille fois : Chers amis, donnez vous donc la peine d'aller entendre M. Barnard, quand il donnera un entretien sur l'agriculture, et il vous dira que c'est le froid, la faim et la soif qui sont la cause de la faiblesse de vos vaches ; elles appartiennent probablement à une bonne race d'animaux, ce n'est que le manque de soins qui les a fait dépérir et dégénérer.

Il vous dira encore, j'en suis certain, que si vous vous imposez la peine de leur donner à boire et à manger à l'étable, si vous avez soin de saler un peu leur nourriture, et si vous faites la légère dépense d'un peu de son, durant l'hiver, en attendant qu'une autre année vous ayez des racines, vos vaches, au printemps, se lèveront bien seules ; que par l'augmentation et de la quantité et de la qualité des fumiers, elles vous paieront bien tout le son qu'elles auront mangé. Que de plus, au printemps, elles auront des veaux bien supérieurs à ceux des années précédentes ; et enfin, que pendant la saison du lait et du beurre, si vous leur donnez un bon pâturage, vous réaliserez un profit de 50, peut-être de 100 pour cent. M. Barnard vous dira encore que si vous élevez des moutons, vous ne devez pas les laisser sortir de la bergerie, par un temps de pluie. Les bêtes à laine souffrent peu du froid, mais beaucoup de l'humidité : leur épaisse toison, une fois imprégnée d'eau, ne sèche que difficilement. Que les cultivateurs fassent en sorte que leurs bergeries soient bien saines ; qu'ils l'aèrent de temps en temps ; qu'ils y mettent souvent une nouvelle litière, afin que des fumiers ne s'élève aucune exhalaison humide et malsaine qui cause des maladies, telles que la gale et la pourriture. Avec ces précautions on peut nourrir ses brebis à l'intérieur de la bergerie. Mais n'allez pas répandre leur nourriture par terre, car les moutons la fouleront sous leurs pieds et n'en mangeront guère. Etablissez près du mur de votre bergerie, un bon râtelier et de petits auges que vous entretenez bien nets et bien propres, et

où vos moutons trouvent l'eau, les fourrages et les racines dont vous les nourrirez.

J'ai connu autrefois une bonne vieille qui n'élevait pas de troupeaux ; mais qui, chaque année, faisait une ample provision de laine, la ramassant aux branches, aux piquets de clôture, aux poteaux de barrière, etc. Son voisin avait un troupeau de moutons qu'il nourrissait pendant l'hiver, le jour, dehors, souvent à la neige et à la pluie, et la nuit, dans une bergerie qui communiquait avec l'étable, et qui par conséquent se trouvait à une température bien trop élevée et malsaine. Aussi, ses moutons, exposés à ce changement continu de chaud et de froid, et à cet état permanent d'humidité, contractaient-ils plusieurs maladies ; et ces pauvres bêtes, de bonne heure au printemps, souffrant de la démanaison, étaient-elles continuellement occupées à se gratter, qui, sur le coin de la grange, qui sur les timons de la charrette, qui sur les piquets de la clôture, qui sur les petits arbres qui croissaient le long de la rivière, etc., et partout elles laissaient un peu de leur laine que notre bonne femme ramassait avec soin. De sorte que le cultivateur faisait seul les frais de l'élevage de ses moutons, et que sa voisine en partageait les profits.

Si je continue à vous raconter tout ce que j'ai vu dans ma jeunesse, je prendrai du temps pour arriver à St. Hermas. Vous n'avez pas oublié, sans doute, que je m'y rends. J'ai pourtant encore à vous raconter un fait dont j'ai été témoin sur la route.

Il était presque l'heure du midi, et nous filions, filions toujours le petit train, lorsqu'en face d'une certaine maison, nous vîmes un troupeau de cochons qui grognaient, criaient, se poussaient, se battaient, et menaçaient même dans leur enthousiasme ou leur fureur d'enfoncer la porte.

—Tiens, voilà des porcs qui se sont mis dans la tête de donner un concert à leur maître ! Quelle sérénade !

—Dites plutôt un charivari, reprend mon compagnon.

—Ils sont sans doute irrités de ce qu'on ne leur donne presque rien. Ils ne se taieront que quand ils auront pu apaiser leur faim. Vous savez que ces animaux aiment à manger ; mais ils sont si peu musiciens que quand ils ont bien mangé et bien bu, on ne les entend ni chanter ni crier.

En ce moment, quelqu'un sortait de la maison, tenant à la main un vase, seau ou baquet, dans lequel se trouvait l'aliment des porcs. Il le leur versa sur la glace, devant la porte. Ça me parut être du millet sauvage. Le charivari cessa aussitôt, et les cochons de se ruer sur le millet sauvage, chacun étant bien certain que s'il perd un coup de langue ou un coup

de dent, il sera obligé de dîner par cœur ce jour-là.

Vous avouerez, n'est-ce pas, Messieurs, que ces porcs n'étaient pas très exigeants. C'est un traitement bien défectueux que du mil sauvage, ou toute autre espèce de grain sec, pour des porcs très affamés. Aussi, avalent-ils cet aliment sans le mâcher, et le rejettent-ils avec leur fumier, sans qu'il ait subi un commencement de digestion. C'est si bien le cas, que les volailles, oies, dindes, canards et poules, suivent les porcs qui se nourrissent de grain sec. Il ne faut pas oublier que l'animal se nourrit non de ce qu'il mange, mais de ce qu'il digère. Et je suis porté à croire qu'avant trois heures de l'après midi, les cochons dont le dîner avait consisté en grain de millet, recommandèrent leur charivari.

J'ai raconté plus tard ce fait à quelqu'un qui se pique de savoir bien engraisser : cochons, moutons, vaches et bœufs. Notre homme de rire et d'ajouter :

—Pour moi je fais manger du mil sauvage à mes porcs, mais je m'y prends autrement. Je le fais tremper du soir au lendemain, et je le mêle ensuite avec du son, ou de la goudriole moulue. Je pense que, préparé de la sorte, le mil nourrit très bien.

—Qu'en dites-vous ?

—Ce que j'en dis ? Ecoutez-moi d'abord. Dans le fumier de vos porcs, pensez-vous qu'on pourrait distinguer le mil d'avec les autres parties ? Ce mil a-t-il été divisé, broyé, digéré au point qu'il soit devenu une masse homogène dans laquelle on ne puisse presque rien distinguer ?

—Ah ! non, on y découvre encore une grande partie du mil.

—Eh bien, toute la partie du grain qui n'a pas subi une entière décomposition n'a pas nourri l'animal.

—Mais êtes-vous de l'opinion de Monsieur un tel..... qui dit qu'un cochon qui ne mange que des pois trempés n'engraisse pas ?

—Non, je ne partage pas tout à fait cette opinion, parce que une partie de ces pois trempés éprouvera nécessairement un commencement de décomposition et de digestion. Mais voici ce dont je suis certain : c'est que les aliments que vous donnez à vos bêtes leur profiteront d'autant plus qu'ils seront mieux digérés. L'avoine que le cheval, le bœuf, etc., rejettent à peu près comme ils l'ont avalée, ne les a presque pas nourris, parce qu'elle n'a pas été décomposée. C'est si bien le cas que, mise en terre, elle germe, croît et produit des épis.

Aussi, plusieurs cultivateurs du Haut-Canada et des Etats de l'Ouest, ne donnent que de l'avoine écrasée à leurs chevaux quand ils sont pour herser les blés. Voici comment je vous conseille de préparer la nourri-

ture à vos bêtes. Faites moudre le grain que vous donnerez aux porcs, vaches, bœufs, etc., que vous élevez et engraissez. Ecrasez ou concassez l'avoine pour vos chevaux. De même pour toutes vos bêtes à cornes, si vous prenez la bonne habitude de hacher la paille et le foin, de couper les racines, de les mêler ensemble, d'arroser le tout avec une eau de son, un peu de saumure, et de le mettre ensuite en tas, encore mieux, dans une boîte ; et si, après l'avoir laissé dans cet état fermenter pendant vingt-quatre heures, vous donniez cette nourriture aux bêtes à cornes, vous verriez bientôt qu'elle profitera bien mieux à vos bêtes que si vous leur aviez donné chaque chose séparément et à l'état brut. Car moins l'animal éprouve de fatigues pour se procurer la nourriture et pour la digérer, plus il engraisse, et plus la vache ainsi nourrie, donnera de lait. Je pense bien que la salive qu'excite la mastication des fourrages et des grains, est utile et même nécessaire, pour que l'estomac de l'animal puisse digérer ces aliments donnés secs. Cependant, ils ne demandent point une aussi grande quantité de sucs gastriques, si l'on a eu le soin de les broyer, de les arroser et de les faire fermenter avant de les donner à l'animal.

Messieurs, quand on n'a pas un grand fond de science, marchandise qui ne nous fatigue pas ni moi, ni mon inturlocuteur à qui je viens de donner des conseils sur la manière d'engraisser le bétail, on ne doit pas entreprendre de tout expliquer. Autrement, on peut être exposé à certains mécomptes auxquels n'échappent pas même les véritables savants.

Un jour il y avait au bois de Vincennes, un grand dîner où ne se réunirent que des hommes distingués par leurs connaissances. Au beau milieu du repas, pendant qu'on parlait chimie, physique, astronomie, mathématiques, etc., qu'on faisait polariser, réfléchir, réfléchir la lumière, qu'on mesurait la puissance du colorique latent, qu'on analysait les matières dont est formé le globe du soleil, etc. le jardinier entre en courant, dans la salle : Messieurs, leur dit-il par ici, s'il vous plaît ; et aussitôt il enfila la porte. Tous de le suivre. Arrivés au fond du jardin, le jardinier leur montre une grosse boule de marbre froide du côté exposé au soleil, et chaude du côté tourné vers la terre.

—Vous qui êtes savants, messieurs, veuillez donc m'expliquer ce phénomène.

Voilà nos savants à l'œuvre.....

—La raison en était que.....les rayons du soleil, en traversant la boule de marbre, etc., avaient été forcés de se courber, réfléchir etc..... de manière que, etc., le côté exposé au soleil était devenu froid, etc., et le

côté tourné vers la terre, etc., était devenu chaud.....

Après les avoir écoutés assez longtemps, sans rien comprendre, le jardinier leur dit :

—Je crois que je puis donner, du phénomène qui vous étonne, une explication plus claire que n'est la vôtre. C'est qu'immédiatement avant d'aller vous chercher, la partie de la boule exposée au soleil était chaude, et l'autre froide, et c'est moi qui l'ai tournée comme vous la voyez maintenant.

L'histoire ne nous dit pas si ces messieurs continuèrent leurs savantes dissertations.....Mais je sais, pour mon propre compte que, ne voulant et ne pouvant me lancer dans des théories à perte de vue avec mon compagnon, une question était bientôt épuisée, et que nous passions vite d'un sujet à un autre.

(A continuer.)

J. O. GODIN, P<sup>TR</sup>.

### Aide aux clubs agricoles.

Dans l'Etat du Maine, chaque société d'agriculture de comté, applique le quart des argents qu'elle reçoit du Trésor de l'Etat, à l'organisation et au support des clubs agricoles. A la dernière assemblée du Conseil d'Agriculture de l'Etat, la plupart des membres firent rapport que ce système produisait un grand bien, et ils passèrent des résolutions pour qu'il fut maintenu et continué. Pour notre part, nous croyons que cette pratique est très judicieuse, et de beaucoup préférable à celle d'approprier tous les fonds aux concours annuels.

Est-ce que la chose ne pourrait pas s'essayer en Canada ? elle est tout aussi applicable ici qu'ailleurs. C'est une suggestion que nous faisons, afin d'attirer l'attention sur les sujets, et en provoquer la discussion.

### Prix offerts pour l'avenir.

Nous voyons par le *Prairie Farmer* que la Société d'Agriculture de l'Etat de l'Iowa offre les prix suivants :

Pour les meilleurs dix arpents de forêts artificielles, \$1.000, payables en 1881 :

Pour la terre la mieux cultivée, \$500, payables en 1876 :

Pour un mille (mille) de la plus belle et meilleure haie vive, \$500, payables dans cinq ans :

Pour les meilleurs cinq arpents de

verger, \$250, payables dans huit ans.  
Nous pensons que c'est de l'encouragement bien dirigé, et nous sommes persuadés que d'autres seront de cette opinion.

### Société d'Agriculture du Comté de Beauce.

Le 20 février courant, les directeurs de cette société se réunissaient à St. Joseph, et procédaient au partage et au placement dans les différentes paroisses du comté de 13 magnifiques taureaux, de la race Durham, achetés par la société dans les townships de l'Est. Trois de ces superbes reproducteurs ont été achetés chez le célèbre Cochrane, de Compton. L'un d'eux, âgé seulement de 10 mois, mesure 5 pieds et 3 pouces de tour, et a été payé \$150.

Cette importante amélioration était vivement désiré par les cultivateurs de ce comté, qui portent beaucoup de bœufs aux Etats-Unis et à Québec, et nous en espérons de beaux résultats.

Honneur donc aux directeurs de cette société, qui, par leur esprit de progrès et d'économie, ont su réaliser cette amélioration lucrative pour le comté.

### Du jeune bétail.

Il est fort important de donner pendant tout l'hiver aux veaux d'élève du printemps précédent, une nourriture abondante et substantielle; car si on les laisse dépérir pendant cette saison, leur croissance est arrêtée, et ils se rétablissent fort difficilement par la nourriture verte de l'été. Si l'on a que peu de foin à leur donner, une grande abondance de racines est nécessaire.

On peut en dire autant des élèves de deux ans; cependant, la meilleure nourriture doit toujours être donnée aux élèves les plus jeunes. En général, la principale cause de dégénération des races d'animaux est le défaut d'une nourriture assez substantielle, pendant la jeunesse, et les veaux de la race la plus chétive peuvent recevoir un développement extraordinaire par un meilleur régime pendant les deux premières années de la vie.

On a calculé qu'il y a aujourd'hui, aux Etats-Unis, quatre millions de porcs de plus que l'année dernière.

Il est reconnu que, l'hiver, lorsqu'il survient quelques jours de doux temps, les vaches augmentent au lait. Ce fait devrait nous enseigner à tenir nos étables constamment chaudes.

### Conférence Agricole à St. Jérôme.

Samedi, le 25 février, à trois heures de l'après-midi, les habitants du village et de la paroisse de St. Jérôme se réunissaient en grand nombre, au Palais de Justice de la Cour de Circuit du comté de Terrebonne, pour entendre une lecture sur l'agriculture, par Chs. Burroughs, Ecuier, avocat, de Lachute.

Sur motion du Révérend Messire Labelle, secondé par J. Bte. Guay, Godefroid Laviolette, Ecuier, fut invité à prendre le fauteuil de président et Joseph Boisseau, avocat, à agir comme secrétaire.

M. le Président introduisit le lecteur à l'assemblée, et ce dernier, après avoir exprimé l'embarras qu'il éprouvait à parler la langue française dont il a, dit-il, négligé l'étude, entre en matière et parle avec éloquence de l'importance de l'agriculture, du soin et du temps que les cultivateurs devraient consacrer à l'étude de cette belle science et des heureux résultats de l'agriculture améliorée.

Après avoir terminé sa lecture, M. Burroughs répondit avec la science et les connaissances agricoles pratiques que tout le monde lui connaît à de nombreuses questions que lui fit Messire Labelle sur les différentes espèces d'engrais, les moyens de les multiplier et de les approprier aux différents sols, et, sur motion de M. J. Bte. Guay, secondé par M. U. Millette, des remerciements sont votés à M. Burroughs pour son intéressante lecture.

Sur motion de M. Ls. Boivin, secondé par M. Jos. Godon,

M. Burroughs est prié de faire présent au comité agricole de la paroisse de St. Jérôme d'une copie de la lecture qu'il vient de faire afin que les membres du dit comité puissent revoir, étudier et surtout mettre en pratique les précieux renseignements qu'elle contient.

Sur motion de M. Villemure, secondé par M. Ls. Gauthier, des remerciements sont votés à MM. le Président et le Secrétaire, et l'assemblée se dispersa.

St. Jérôme, 26 Février 1871.

(Signé.) GODEF. LAVIOLETTE,  
Président.  
J. BOISSEAU,  
Secrétaire.

### BASSE COUR.

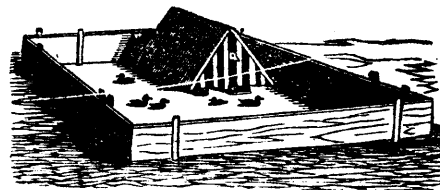
#### Manière d'élever les canards.

Madame S. A. P. nous écrit que, « l'année dernière, elle n'a pu réussir à élever des canards, et nous prie de donner sur *La Semaine*, quelques directions sur le sujet. »

Voici la méthode qui nous a le mieux réussie :

Nous faisons d'abord couvrir les œufs sous des poules; parcequ'en les mettant sous une cane, aussitôt après l'éclosion, la mère conduirait ses canetons à l'eau: d'ailleurs, la poule est plus attentive et plus dévouée. Les

canetons, aussitôt l'éclosion terminée, demandent beaucoup de soins et de surveillance. On doit donc les tenir en un lieu séparé pendant une quinzaine de jours, on leur fait un petit enclos avec trois ou quatre planches, comme dans la présente gravure.



Si on leur accordait tout de suite la liberté de courir dans la cour parmi la grosse volaille et les autres animaux, la couvée serait bientôt réduite de moitié par les accidents de toutes sortes. Nous plaçons la cage sur un bout de planche pour empêcher la poule de gratter et nous tenons de l'eau et de la nourriture à sa portée. On ne doit pas donner à manger aux petits aussitôt après leur éclosion, il faut attendre qu'ils montrent la faim, on se contente de leur mouiller le bec et les pattes. Durant les quinze jours qu'ils sont dans l'enclos, on les nourrit avec du pain trempé dans du lait, ou avec une pâtée légère préparée avec de la fleur de blé-d'inde ou d'orge et des eaux de vaisselle: cette pâtée doit être donnée tiède. A côté de cette pâtée, on place de l'eau dans une assiette plate, afin que les canetons s'exercent à barbotter. Lorsqu'ils sont un peu plus vieux on peut mêler à la pâtée de la ciboulette ou des queues d'ognons hachées menu. Tant que les canetons sont en duvet, on ne leur permet pas de se mouiller en allant au ruisseau ou à la mare, il faut aussi faire en sorte qu'ils ne reçoivent point d'orage, car ils mourraient certainement. Lorsqu'ils ont deux ou trois semaines, s'ils répondent à leur mère, s'ils se rendent d'eux-même à la cage pour s'abriter et pour manger, on peut lever les planches et leur donner leur liberté, ayant soin cependant de les surveiller pour les empêcher de trop s'éloigner, on aura soin aussi de les éloigner des vieux canards jusqu'à ce qu'ils aient la force de se défendre contre leurs attaques.

Le moyen d'avoir de gros canards c'est de les soigner très-souvent et régulièrement toutes les trois heures,

de ne pas laisser de nourriture devant eux après qu'ils ont fini de manger, et de leur laisser leur liberté. L'espèce de canards que nous gardons et que nous préférons ce sont les Aylesbury.

COIN DU FEU.

L'EDUCATION DE L'ENFANT.

L'avenir des nations, comme l'avenir de l'individu, dépend des soins que l'on donne à la première enfance. Le germe de toute prospérité, de tout progrès est là.

Si la première éducation est bonne chez une nation, elle est inébranlable et n'a rien à craindre : la vie généreuse et puissante circulant à flots dans toutes ses parties la rendra victorieuse des plus graves blessures ; elle se relèvera triomphante de tous les échecs.

Si, au contraire, elle pèche dans la première éducation, c'est en vain qu'elle brille à l'extérieur par le développement des sciences, des arts et de l'industrie. C'est le fruit piqué au cœur : l'enveloppe peut, pendant quelque temps, masquer le travail de destruction intérieure qui s'opère, mais la vie n'en est pas moins atteinte et le mal souvent inébranlable.

Il est difficile, même après avoir profondément étudié le sujet, de se faire une juste idée de toute l'importance des soins donnés à la première enfance, surtout des soins maternels.

Les caresses, les regards, les sourires d'une mère ont une onction divine. Ils transmettent une âme, un feu subtil qui pénètre, réveille, vivifie toutes les fibres de la tendre enfance.

Les baisers, les regards, les sourires de l'étrangère, auprès de ceux d'une mère, sont après et secs ; ils ne contiennent pas condensés, ils ne transmettent pas l'intelligence, l'amour, la vie intime qu'une mère donne à son enfant. Ils empêchent de naître ou éteignent tous les germes nobles dans leur source. Ces germes demandent à être couvés par les effluves maternelles.

Voyez ce jeune homme dont le regard est doux et compatissant comme celui d'une femme, fort et vainqueur comme celui du héros ; sa physionomie mobile comme les cordes d'une harpe fait rêver à tous les nobles et grands sentiments : ainsi qu'une suave poésie, il vous inspire une sympathie irrésistible. Soyez bien sûr que ce jeune homme s'est développé sous les regards d'une tendre mère. C'est ce regard qui a pétri sa chétive organisation dès les premiers jours de son existence, et qui lui a infusé toutes les grandes et nobles passions. Toute mère est sainte et héroïque auprès du berceau de son enfant, et son influence magnétique donne une seconde vie à celui qui est sorti de ses entrailles.

« Commence, jeune enfant, dit Virgile, à connaître ta mère à son sourire : ta mère ! elle a, pendant dix mois, souffert bien des ennuis ! Commence, jeune enfant ; celui à qui n'a pas souri ses parents ne fut jamais admis à la table des dieux, jamais au lit d'une déesse. » (Églogue V.)

Au premier jour de l'existence, l'organisation étant comme une cire molle, toute l'âme

d'une mère s'y infiltre, s'y incorpore par les doux regards incessamment répétés ; par les sons inarticulés d'amour ; par les inflexions profondes de sensibilité, de dévouement sans borne. L'enfant grandissant, se développant dans cette atmosphère de bonté, de tendresse, de sainteté, en un mot de tout ce qui est beau et noble dans l'humanité, son organisation s'imbibe de tous ces sentiments, et se les incarne ; il les condense, les exprime, les cristallise pour ainsi dire dans tout son être, et, comme un diamant vivant et animé, il réfléchit toute l'âme sanctifiée de celle qui, après l'avoir mis au monde une fois, continue à l'enfanter tous les jours !

Rien de semblable pour la première enfance élevée sous le toit de l'étrangère.

Pour faire comprendre toute l'influence qu'une mère peut avoir sur la première enfance, rappelons que les êtres faibles peuvent être atteints de tics nerveux, de maladies nerveuses en imitant les phénomènes qu'elles présentent ou même seulement en les voyant sur autrui, et ici nous pourrions citer des faits aussi curieux qu'instructifs. Puisque l'influence physiologique est si puissante que de remuer et d'atteindre par sa seule présence une organisation étrangère jusque dans ses profondeurs, que doit-ce être du rayonnement maternel sur la petite créature qui vient de naître ? Les pauvres êtres infortunés qui sont privés de ce soleil divin font peut-être bien de quitter au plus vite la terre, et le long gémissement que nous fait exhaler l'étude suivante nous paraîtrait superflu si le regard ne s'arrêtait que sur le cyprès qui les couronne à l'entrée de la vie, mais, il y a autre chose, il y a une plaie profonde qu'il est nécessaire de signaler.

L'enfant grandissant, se fortifiant, les pensées généreuses, les sentiments nobles qui lui ont été inspirés, incorporés, se développent et se fortifient en même temps que son organisme, d'après les lois harmonieuses établies entre le corps et l'âme. La tige naissante, se plie, obéissant à la plus faible impulsion ; mais à mesure que les années s'écoulent, elle se fortifie dans la position qu'on lui a imprimée, et bientôt, grâce à la sollicitude maternelle, l'homme fait nous présentera un noble type de l'humanité dans lequel resplendiront tous les grands sentiments, auréole qui distingue les hommes destinés à tracer la route lumineuse du progrès et à rayonner à travers les âges comme les astres qui indiquent le port. Quel noble et généreux orgueil doit faire tressaillir une mère quand elle songe à l'œuvre qu'elle est appelée à faire !

C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans ; et s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère, surtout, s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. Le jeune homme pourra s'écarter sans doute ; mais il décrira, si vous voulez me permettre cette expression, une courbe rentrante qui le ramènera au point d'où il était parti. » (Soirées de Saini-Petersbourg. Ent. III.)

HAY AND COTTON PRESS WORKS.

Etablis en 1854.

PRESSES A FOIN DE DEDERICK.

P. K. DEDERICK & CIE.,

POSSESSEURS DE LA PATENTE ET SEULS MANUFACTURIERS.

Les Presses à levier patentées de Dederick, foulent les deux-tiers du foin, paille, ac., mis en balots, dans ce pays, et sont reconnues comme les meilleures partout. 24 différentes espèces de Presses à Chevaux, à Main, pour presser : foin, paille, mil, houblon, drap, peau, mousse, blé-d'inde à balais. Demander des Catalogues illustrés donnant les prix et beaucoup d'autres informations. N'attendez pas que vous ayez besoin de la Machine mais faites-en l'achat d'avance. Nous ne chargeons rien pour les informations.

ADRESSEZ :

P. K. DEDERICK, & CIE., ALBANY, N. Y. Montréal, 2 Mars.—18 dik.

IMPORTANT POUR

CEUX QUI SE SERVENT D'HUILE POUR LES MACHINES.

L'HUILE EXTRA DE STOCK

EMPLOYÉE POUR LUBRIFIER, SURPASSE TOUS LES AUTRES HUILES COMPOSÉES AVEC DES SUBSTANCES ANIMALES, VÉGÉTALES ET MINÉRALES.

Nous sommes prêts à prouver sa supériorité sur tous les autres Huiles maintenant employées pour les Machines, depuis l'Horloge ou la Machine à condre, jusqu'à l'arbre le plus pesant pour les Bateaux à Vapeur. Voici en quoi elle excelle sur les autres huiles : —ELLE N'ADHÈRE PAS aux Machines qu'on peut ainsi tenir en bon état sans trop de trouble, et elle nettoiera les Machines auxquelles auraient adhéré d'autres Huiles. ELLE NE SE CONGÈLERA PAS OU N'ÉPAISIRA PAS DANS LE TEMPS LE PLUS FROID. C'est une qualité de la plus haute importance, vu qu'une huile ne la possédant pas ne pourra lubrifier un arbre froid : Une huile semblable pourra être employée chaude, mais du moment qu'elle viendra en contact avec un arbre froid, elle se congèlera et commencera à lubrifier que lorsque la friction aura réduit à l'état liquide. En acquérant une température plus chaude, le "journal" s'étend et la boîte en souffre. Il est aussi possible d'employer de l'huile qui se figera sur un arbre froid, sans obtenir ce résultat comme il l'est de mêler de l'huile avec de l'eau. L'HUILE EXTRA DE STOCK POUR LES MACHINES LUBRIFERA LA MACHINE LA PLUS FROIDE DU MOMENT QU'ELLE Y SERA APPLIQUÉE. Cette huile est garantie être supérieure au blanc de b laine ou à tous les huiles d'olive, à l'exception du "bolt cut tng."

Les ordres seront promptement exécutés, si on les envoie à

WINANS, BUTLER & CIE. 77, Rue Front, Toronto.

G. B. STOCK Seul agent pour la Puissance, Brougham, Ont.

TEMOIGNAGE.

LES MACHINES DE JOSEPH HALL, }  
Oshawa, Ontario 4 Avril 1870. }

GEO. B. STOCK, Ecr., Brougham.

CHER MONSIEUR, Nous nous sommes servi de votre huile pour lubrifier, durant les quatre derniers mois, et je puis dire sans hésiter que c'est la meilleure que nous avons employée jusqu'ici. Elle est aussi à bon marché et dure plus longtemps qu'aucune autre huile. Nous avons mis en opération notre nouvelle Machine à planer du fer, de 14 pieds, du ant 7 jours après l'avoir lubrifier une seule fois ; elle tient les Machines claires et brillantes, nous ne désirons rien de mieux pour lubrifier.

Votre respectueux serviteur.

F. W. GLEN, Président. Brougham, Ont., 20 Octobre.



RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 9 Mars, 1871.

Table of agricultural market prices for various goods like flour, grain, meat, and dairy products across different locations in Quebec. Columns include 'PRODUITS', 'Montréal', 'St. Jean', 'ST. H. Y. A. CINTHE', 'Joliette', 'BEAU-HARNAIS', 'TROIS-RIVIÈRES', 'Sorel', and 'QUEBEC'.

COCHONS BERKSHIRES & SUFFOLKS

PUR SANG,

A vendre.

LOUIS BEAUBIEN,

8 nov-ak

Montréal

VINAIGRE, Comment on le fait avec du Cidre, du Vin ou Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues. Pour les circulaires, s'adresser à F. J. Sage, Manufacturier de Vinaigre. Cromwell, Ct.

Septembre 1870.-a22

Cie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORE DES TRAINS

POUR L'HIVER DE 1870.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express

Les trains partiront maintenant de Montréal comme suit:

ALLANT A L'OUEST.

Train de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires... 8.00 A.M. Express de nuit pour Ogdensburg, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, G. derich, Buffalo, Détroit, Chicago et tous les points de Pouest... 8.00 P.M.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Trains d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires... 6.45 A.M. Express pour Boston via Vermont Central... 8.40 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central... 8.30 P.M.

Il y aura des Chars Dore lrs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet. Le steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. E., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie. Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la Station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grande Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant.

Montréal 12 D c., 1870.-a k

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRÈRES No. 16, RUE ST. VINCENT MONTRÉAL

payable d'avance.